

# La Semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe du Comité Egypte-Grèce.

## UNE PRINCESSE ROYALE EST NÉE

**S.A.R.**  
**la Princesse**  
**FADIA**

Vingt et un coups de canon ont annoncé vers 8 h. le 15 Décembre au peuple la naissance d'une princesse dans la Famille Royale, tandis que la radio annonçait l'heureuse nouvelle.

Le Palais d'Abdine brillait de toutes ses lumières et une foule immense s'était massée Place d'Abdine acclamant les Souverains.

Depuis le feu Roi Fouad, une tradition s'est établie au Palais d'Abdine: celle de choisir pour les Princes et les Princesses de la Famille Royale des noms commençant par la lettre «F». La Princesse Fadia continue cette heureuse tradition.

Fadia est le féminin du mot arabe «Fâdi», dont le substantif est «feda», qui signifie rédemption, rachat de quelqu'un ou de quelque chose par le sacrifice de soi-même. Le Courban Baïram porte également le nom de «Eid el feda», c'est-à-dire la Fête du Sacrifice.

A Sa Majesté le Roi Farouk, à Sa Majesté la Reine Farida, et aux petites Princesses «La Semaine Egyptienne» présente en cette heureuse circonstance, avec ses hommages respectueux, ses vœux de bonheur et de prospérité.



S. M. LA REINE FARIDA

**RESCRIT**  
**ROYAL**

**No. 33 de 1943**

Son Excellence le Président du Conseil des Ministres,

Grâce et louanges au Très-Haut, qui dans Sa Divine générosité, vient de nous donner ce mercredi soir 17 Zil Hegga 1362, à 2 h. 33 (15 décembre 1943 à 7 h. 30 p.m.) au Palais d'Abdine, une fille bénie à qui Nous avons donné le nom de Fadia.

Il Nous a plu d'adresser le présent Rescrit à Votre Excellence afin d'en porter l'heureuse nouvelle à la connaissance de Notre Gouvernement, de procéder à l'inscription de la naissance dans le registre spécial conservé à la Présidence du Conseil des Ministres, de l'annoncer sur tous les points du Royaume, d'en faire part à Notre armée, de la notifier officiellement à ceux à qui Votre Excellence estimera opportun de le faire, enfin de prendre toutes les mesures utiles en cette circonstance bénie.

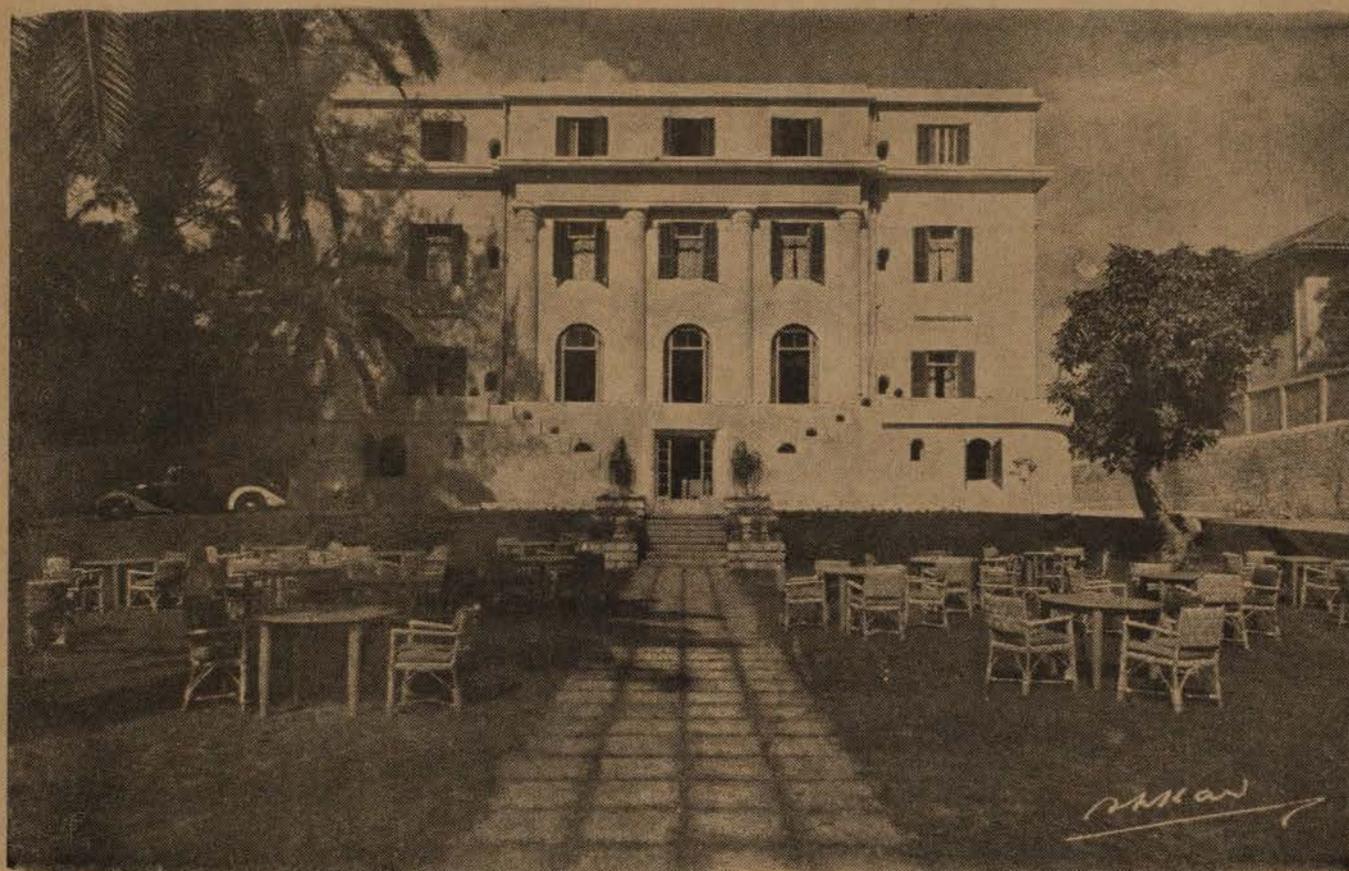
Nous implorons le Très-Haut d'entourer cette naissance de Ses bénédictions et de lui accorder Sa Divine faveur. Dieu exauce les vœux.

Fait au Palais d'Abdine, le 17 Zil Hegga 1362 15 Décembre 1943 No. 33 de 1943 (Traduction).

**ONT COLLABORÉ A CE NUMERO**

**Charles Sylvestre, Pierre Frondaie, Jehan d'Ivray, A. Khédry, Gaston Zananiri, Ahmed Rassim, Jérôme et Jean Tharaud. G. L. Arvanitakis, Costis Kerofilas, A. K. Travlantonis, Costis Palamas, Lambros Porphyras, Gerassimos Markoras, Myrtiotissa, Petros Vassilikos, Léandre K. Palamas, G. Drossinis, Eloy Trouvère, A. Shual, S., K. G., etc.**

# LE MEDITERRANÉE



***Hôtel  
de  
Luxe***

# MENA HOUSE HOTEL

(PYRAMIDS)



## THE SPORTS CENTRE:

HORSE RIDING

1st class mounts.

Lessons by an English Riding-master

MARBLE SWIMMING POOL

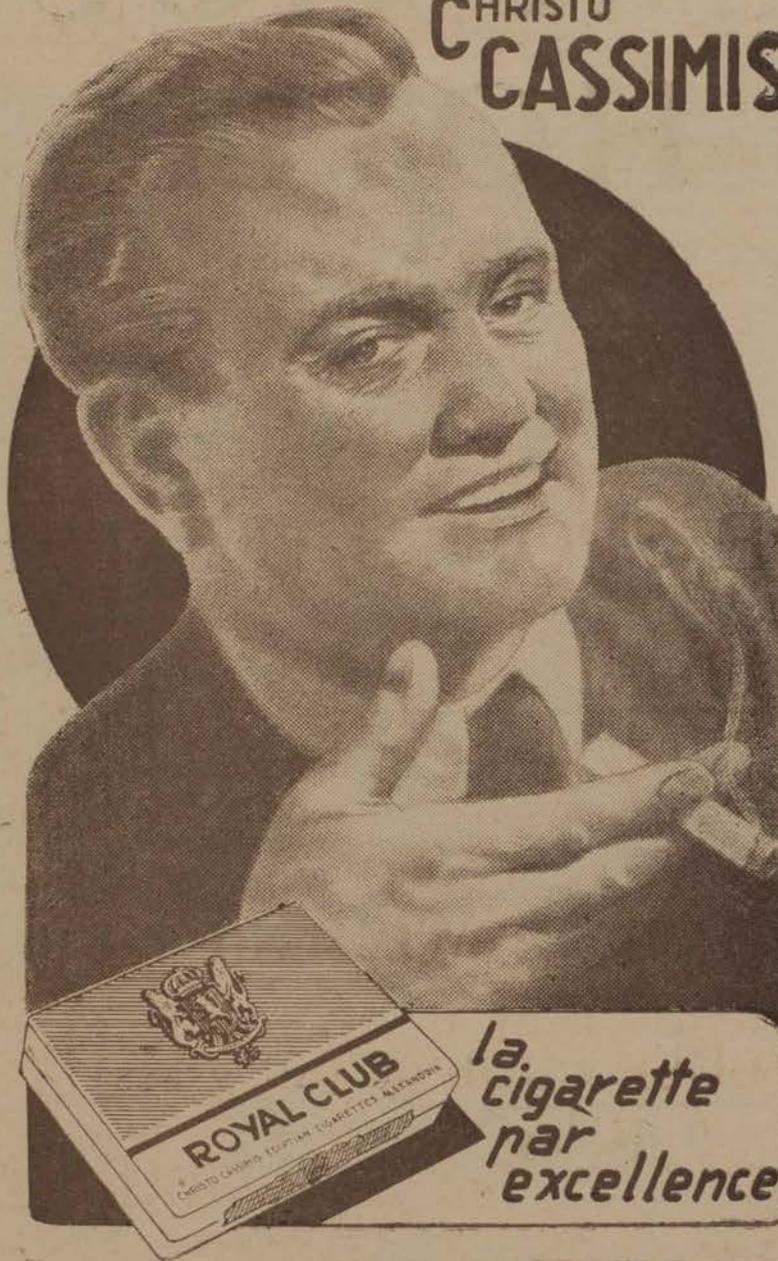
GOLF COURSE (all grass)

9 Holes.

TENNIS

# ROYAL CLUB

CHRISTO  
CASSIMIS



**18 ou 22 Cigarettes P. T. 6<sup>1</sup>/<sub>2</sub>**

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**STAVRO STAVRINOS, Directeur**  
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200  
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration  
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek  
LE CAIRE, Tél. 49235

## 18<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

Avec le présent Numéro «*La Semaine Égyptienne*» entre dans sa 18<sup>ème</sup> année.

Nous ne sommes pas accoutumés à nous occuper de nous-mêmes. Toutefois, aujourd'hui nous croyons qu'il est peut-être légitime de nous arrêter un instant — laissant ce qui est notre travail pour vivre et durer — avec nos fidèles collaborateurs, lecteurs, et amis et d'examiner ensemble notre Bilan.

*La Semaine Égyptienne* fidèle à la mission qu'elle s'est imposée a essayé d'être une tribune impartiale grâce à la collaboration de tous les écrivains et artistes de bonne volonté.

Nous croyons avoir atteint cet idéal grâce aux sympathies qui nous sont venues nombreuses dès la première heure. Partout où *La Semaine Égyptienne* a réussi à pénétrer elle s'est imposée, ce qui nous a permis de continuer la voie que nous nous sommes tracée.

*La Semaine Égyptienne* a toujours essayé d'être l'organe de liaison entre l'Orient et l'Occident et de servir d'intermédiaire et de lien entre tous ceux qui, animés des mêmes idéaux et convictions participent sincèrement par leurs pensées et leurs écrits au rapprochement des peuples. *La Semaine Égyptienne* a toujours été l'organe de la pensée internationale, le miroir et l'image d'une synthèse aussi complète que possible. Faute de possibilités matérielles — n'étant subventionnée par aucune Société ou groupement — ce miroir a pu être incomplet. Nous nous efforcerons à l'avenir de le compléter. Si on jette un regard en arrière sur la route parcourue par *La Semaine Égyptienne* pendant dix sept années on verra que sa collection constitue aujourd'hui une documentation complète sur l'activité du monde des lettres et des arts en l'Égypte et à l'étranger et qu'elle fournit un tableau presque unique de l'effort intellectuel et artistique poursuivi dans le bassin Méditerranéen.

Quoi qu'on en dise, notre ambition — et nous le pensons sans vanité — a été réalisée grâce à notre tenacité à servir l'idéal auquel nous nous sommes consacrés. Mais pour ce faire, que de luttes idéologiques... et matérielles!

*La Semaine Égyptienne* à l'aube de sa 18<sup>ème</sup> année déclare à ses amis et lecteurs qu'elle continuera à lutter grâce à la collaboration régulière de ses amis pour ce qu'elle croit être la vérité, la justice, et la liberté. Voilà pourquoi elle s'adresse à tous les hommes de bonne volonté qui ambitionnent de créer un avenir meilleur pour l'humanité souffrante et qu'elle leur demande de l'aider de tout leur appui.

Voilà pourquoi réitérant sa promesse à tous ceux qui ont bien voulu la suivre dans sa vie difficile, elle leur exprime en ce jour, avec ses remerciements les plus émus l'espoir qu'ils feront de *La Semaine Égyptienne* leur tribune préférée continuant ainsi à la soutenir et à contribuer à son plus grand rayonnement.



# NOËL DANS LA POÉSIE NÉO-GRECQUE

(Trad. par Elisabeth Psara)

## PRIÈRE

Mon Christ, retiens moi loin des méchancetés du  
[monde  
Dans la Crèche Nouveau-Né, accorde moi de t'ado-  
[rer pendant ma vie!  
Et lorsque envoyée par Toi, la Mort viendra me pren-  
[dre  
Fais que je sois comme un nouveau-né devant Ta grâ-  
[ce divine.  
Mon Christ, fais que dans les tempêtes et les désastres  
[de ce monde  
Je reste inébranlable, et que mon esprit soit pareil  
A la lumière qui jaillissait de l'Etoile mystique  
Quand pour Toi elle amena les Mages à Bethléhem  
Et rends mes paroles et mes actions comme les lys  
[des champs  
Prophétiques, rayonnantes, rend les pareilles à celles  
De la nuit des simples bergers. Tu naissais et ils vo-  
[yaient  
Les cieux tout grands ouverts, et ils chantaient ta gloi-  
[re.

COSTIS PALAMAS

## LE SAUVEUR VIENT

Ames muettes, affligées! Et à l'heure du crépuscule  
Elles attendent que notre Christ s'en vienne de loin.  
Qui sait? De très loin. Et lui arrive  
Dans le vent brumeux et terne de l'automne.  
Ayant la Sainte Lumière comme couronne vaporeuse  
Avec les paupières de ses yeux divins abaissées;  
Seul. Et les feuilles mortes devant lui jonchées  
Déploient des tapis d'or sur les sentiers déserts,  
Et les libres oiseaux des forêts et des vallons  
Qui s'en retournent en essaims vers leurs nids  
En le voyant abaissent leur vol vers lui  
Et voltigent et lui font un joyeux accueil  
La nuit tombante aux ombres douces diaphanes  
L'enveloppe à peine dans ses voiles  
Et les branches nues s'élèvent comme des mains  
En prière devant son passage immatériel.  
En prière silencieuse... Et lui s'en vient  
Et se penche sur les âmes qui l'attendent  
Doucement, plein de compassion. Et les cloches du  
[soir  
Sonnent elles aussi tristes et compatissantes.

LAMBROS PORPHYRAS

## NOËL

Innocente joie d'une journée comme celle-ci,  
L'écho du tumulte du monde s'élève joyeux.  
Tous les trésors de la terre et toutes les richesses  
Baignant dans cette clarté d'un jour d'hiver  
Comme des fleurs s'épanouissent tous les coeurs  
[maintenant,

Un tout petit rien les inonde de joie  
Si les présents et les cadeaux avaient une âme  
Leur douleur ne serait pas plus aigüe.

S'il pouvait parler combien de choses  
Aurait dit tout ce monde artificiel des jouets,  
Mais le langage du silence est préférable  
Plus éloquent, plus fier... plus discret.

M. MALAKASSIS

## ÉTOILE DES MAGES

Une étoile est apparue dans le ciel  
Baignant dans une illumination exquise  
Et les Mages venant de pays lointains  
Le suivent pour trouver le Messie  
L'Etoile brille plus que les autres étoiles  
Les Mages apportent tout ce que la pensée rêve  
D'abondants présents, riches et grands  
Et de l'encens et de l'or et de la myrthe.  
Pieusement ils s'agenouillent autour  
Du Sauveur enveloppé dans ses langes  
Et ils répandent leurs parfums précieux et suaves  
Autour de sa Crèche simple et pauvre.

Comme les Mages, moi aussi maintenant  
Je passe sur la terre en suivant une Etoile.  
Elle est aride, sèche sans fin la contrée  
Que je traverse. Où vais-je? Ou sortir; Nul ne sait.

Parfois l'Etoile revet des beautés d'ange  
Parfois comme un lys il embaume l'air  
Et je lui demande: Où m'amènera-t-elle  
La route, -- cette route sans fin et sans repos?

Et elle me répond «Le Très-Haut t'appelle  
A venir près de son trône splendide  
Qui resplendit sans jamais connaître les ténèbres  
Car la lumière du soleil n'y dort jamais.»

«Là, là, le printemps est éternel  
Plein de beautés, de parfums, de chansons,  
Là les rossignols même répandent des parfums  
Et les fleurs gazouillent d'étranges chansons

«La haut, l'art même est vivant  
Et dans ton sommeil tu verras danser les couleurs  
Les vers ont des yeux, et ils ont une bouche  
Et les sons de la musique s'animent et vivent

«Là haut, -- songe donc! -- la vie est éternelle  
Chaque parole qu'on prononce une mélodie  
Là tu verras se réaliser tous tes désirs  
Amour, gloire, richesses, grandeurs!

La nuit se déploie autour de moi  
Mes yeux se troublent par les ténèbres  
Mais l'Etoile d'or dans les profondeurs du ciel  
Guide toujours mes rêves sans fin.

Et je continue de le regarder et de le suivre  
et je brûle du désir de voir ou m'amènera-t-il.  
Et je me dis en moi-même et je soupire:  
Ah, pourrai-je y arriver? Qui le sait?

JEAN POLEMIS

## NOËL

Ce jour-ci, est un jour joyeux  
Aujourd'hui naquit la lumière du monde  
Joyeux sont ceux qui possèdent de grandes richesses  
Et les pauvres aussi ont leur part à la joie.

Les enfants impatients et bruyants  
Réclament à grands cris leurs vêtements neufs  
Qu'ils voyaient même dans leur rêve  
Et que la maman avait préparés pour eux  
Tous se réjouissent -- je le vois -- mais la foi s'est

Par un souffle froid et glacial  
Et dans les âmes des hommes, refroidies  
La foi est à présent aveugle.

Ah si la foi divine s'en retournait un jour  
Resplendissante comme cette étoile unique  
Qui a guidé les Mages un jour  
Pour adorer l'Enfant Céleste.

GERASSIMOS MARKORAS

## NOËL

Maintenant, dans ma très amère solitude  
Je songe à ces lointaines années de mon enfance  
Quand la chaleur et la douceur régnaient autour de

Quand mon coeur était en fleurs et en fête  
Pendant ce mois qui est de fêtes tout plein.

Je me souviens de la chambrette close  
-- comme tout cela se dresse de nouveau devant moi

et de ce tremblement de mon âme  
quand maman chérie ouvrait et me montrait  
l'arbre enchanté chargé de cadeaux.

Bien haut sur son sommet un petit ange  
me regardait secrètement et souriait  
dans mes rêves, comme un papillon  
il me frôlait avec le duvet de ses ailes  
Et me faisait signe comme s'il disait «Viens!»

Que de fois n'ai-je pas voyagé  
avec lui dans l'azur limpide de l'éther!  
Et si j'ai tellement gaspillé mon âme  
C'est lui qui m'a enseigné comment  
L'éparpiller dans l'air et la lumière.

Maintenant dans ma très amère solitude  
Je crains de regarder le ciel.  
Le petit ange du rêve est très loin,  
et moi, seule avec mon coeur si lourd  
puis-je oser prendre l'essor d'un voyage pareil?

MYRTIOTISSA

## NOËL

Dans la nuit transparente et claire  
La neige tombe, fine, toute fine  
Partout sur la vallée déserte  
Elle étend son immense tapis blanc.

On n'entend ni la voix d'un oiseau  
Ni un bêlement de mouton  
On dirait qu'un silence de mort  
S'étend partout aux alentours.

Mais soudain d'au delà de la montagne  
L'on entend retentir un doux son de cloche  
Comme s'il venait des profondeurs du ciel  
Flotter et vibrer dans la nuit mystérieuse.

L'écho le répète angélique, consolant  
Autour de la création qui reste sans voix  
Et le village se réveille plein de joie  
Pour fêter cette sainte journée.

PETROS VASSILIKOS

## NOËL

Sur les genoux de grand père  
Le petit enfant s'est endormi  
L'histoire que racontait grand père  
Il la voit maintenant dans son rêve

Dehors le vent crie à haute voix  
Dans la nuit d'étranges paroles  
Il répand des plaintes mystérieuses  
Pour la nature morte et effeuillée

Et la neige muette tombe, tombe  
Et recouvre plaines, forêts, tout le pays,  
Et recouvre toute la création  
Dans un linceul de chagrin tout blanc

Mais si chaque chose s'est couchée maintenant  
Danos les bras de la mort cherchant la paix  
Une étoile prend naissance quelque part  
Et en même temps vient au monde un Dieu.

LEANDRE K. PALAMAS

## DÉCEMBRE

Voici Jésus qui va naître bientôt  
Jésus qui aime les enfants mon petit.  
Il t'apporte une robette toute chaude et neuve  
Et sa bénédiction pour t'accompagner fidèlement.  
Dors maintenant et il viendra dans ton rêve.  
Le voici ton Christ!

Et en partant il ne nous oubliera pas: il laissera  
A Saint-Basile une recommandation pour toi  
Pour qu'il vienne te donner mille cadeaux  
Et des bonbons et des caresses et des baisers.  
Avec ta joie se réunira sa Grâce  
Même quand il sera parti!

Que me restera-t-il si un ténébreux destin  
A écrit qu'en ce jour-ci je le perdrai de mes bras?  
Sans enfant qu'est-ce que c'est que la mère?  
Sans oiseau à quoi sert le nid?  
S'il s'envole, il vaut mieux que je meure...  
Que me restera-t-il s'il s'envole de mes bras?...

COSTIS PALAMAS

## NOËL

La poésie suivante est la première poésie écrite par Costis Palamas pour la fête de Noël en 1889.

Quelle lumière, et couleur et beauté  
devenait répandre l'étoile  
Qui amena les Mages au berceau de Jésus  
Quel ange l'a-t-il choisie comme message céleste!  
Les autres étoiles devaient voir sa route lumineuse  
Et brûler de jalousie... Etoile dans quelle contrée  
Du ciel immense rayonnas-tu maintenant?  
Le temps qui jure tout n'a point fait pâlir ton éclat?  
Ou bien es-tu immortel toi aussi comme ton Christ?  
Ton rayonnement ne descend point sur notre terre  
Pour tous les astres -- hélas! notre regard n'es pas di-  
[gne...  
Et seulement quand notre Noël splendide est arrivé  
Je crois que tes rayons illuminent toute mon âme  
Quelle lumière, couleur, beauté devait répandre l'é-  
[toile  
Qui amena les Mages près du berceau de Dieu!  
Ah, ah, table familiale de la fête de Noël  
Ou l'appétit se fait joyeux compagnon de l'amour!  
Les verres trinquent d'un son doux, les assiettes bril-  
[lent claires et nettes  
Tout autour les gais vieillards et les jeunes gens actifs!  
Au centre une dinde toute chaude aux fumets déli-  
[cieux.  
Rôtie, rosée et partout le vin d'or, le vin rouge  
Coule dans les verres, et chante et gazouille mousseux.  
Et contempler devant soi deux jeunes filles deux  
[soeurs  
Aux causeries intarissables, exquisées à vous rendre  
[fou  
Où que ta femme aimée assise vis-à-vis de toi  
L'amour de ta vie, et te parle de ton enfant blond  
Et que grand père commence un bavardage sans fin  
Une histoire de Noël très vieille et très connue...  
Ah, ah, table familiale de la fête de Noël  
Ou l'amour et l'appétit s'amuse en bon amis!  
Je voudrais être un fêtu de paille dans l'étable  
Rien qu'un humble fêtu quand Jésus vit le jour  
Pour contempler son premier regard et son sourire  
La couronne des rayons autour de son front,  
Pour que je rayonne de sa splendeur moi aussi com-  
[me un petit diamant  
Et sous son divin souffle devenir une petite fleur  
D'être embaumé moi aussi par le parfum  
Qu'alluma à ses pieds l'adoration des Mages.  
Voir la Très Pure Vierge, contempler son visage  
S'empourprer de joie en voyant son petit  
Lorsque blanc, odorant comme une fleur, ce petit vi-  
[sage  
Lui rappela le Lys de l'ange sans le vouloir...  
N'être qu'un fêtu de paille dans l'étable au moment  
Ou Jésus ouvrit les yeux sous le soleil levant!

COSTIS PALAMAS

## TERRE HELLÉNIQUE

Maintenant ou je m'en vais pour des contrées loin-  
[taines  
Et nous vivrons pendant des mois et des années sé-  
[parés  
Laisse, ô laisse moi prendre quelque chose de toi  
O ma patrie d'azur, patrie bien aimée!  
Laisse moi prendre avec moi comme talisman  
Contre tous les chagrins et contre tous les maux  
Comme talisman contre la maladie et contre la Mort,  
Seulement un peu de terre, de terre hellénique!

Terre rafraîchie par la brise nocturne,  
Terre que la pluie de Mai a baignée  
Terre parfumée par l'été ardent  
Terre bénie, terre féconde et qui engendre  
Par la grâce seulement céleste de la Pléiade  
Seulement par les chauds baisers du soleil  
La vigne parfumée, et les blonds épis  
Et le vert laurier et l'olivier amer

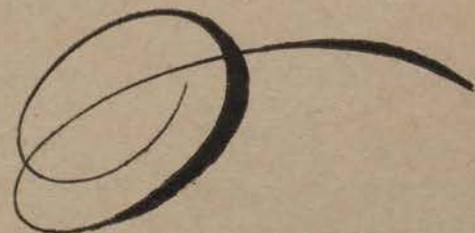
Terre honorée, qui a été bêcheée  
Pour ériger les fondations d'un Parthénon  
Terre glorieuse et de sang teintée  
Du noble sang de Souli et du Marathon  
Terre qui recouvre de saints corps d'héros  
Des morts de Missolonghi et de Psara  
Terre qui apporte, même à moi l'insignifiant  
Du courage, de l'orgueil, de la gloire, de la joie.

Je te porterai comme talisman sur ma poitrine  
Et lorsque sur mon cœur je te sentirai  
Je puiserai de toi la force et le secours  
Qui me garderont de tout charme étranger.  
Et c'est ta grâce qui me rendra plus puissant  
Et n'importe où que j'aie errant dans d'autres pays  
Tu garderas vivant en moi l'unique désir  
De revoir l'Hellade, l'inoubliable Patrie.

Mais si ma destinée -- sinistre, inexorable --  
Écrit que je m'en aille pour ne plus retourner,  
En toi je trouverai le suprême pardon  
À toi je donnerai mon dernier baiser...  
Ainsi, même si je meurs sur une terre étrangère  
Tu me rendras plus doux mon tombeau étranger  
Quand on m'entertera je l'aurai sur mon cœur  
O terre hellénique -- ma terre bien-aimée!

G. DROSSINIS

(Trad. par E. Psarà).



# LA FÊTE DE NOËL A ZANTE

## (Coutumes et Superstitions)

Parlons tout d'abord de la «couloura» de Noël qui remplace à Zante la «vassilopita» des autres parties de la Grèce et fait la joie de la famille paysanne.

La veille de Noël, avant même qu'il fasse jour, on commence à pétrir. Si pauvre qu'elle soit, chaque famille trouve le moyen de se procurer tout l'indispensable pour la couloura : raisins secs, anis, épices, huile en abondance, noix et amendes. Car les pauvres ne mettent pas dans leurs pains de Noël les garnitures et les friandises qu'y mettent les riches, et ils font de leur couloura un délicieux gâteau. Les pains de Noël, dans les villages ressemblent à des corbeilles pleines. Ils sont recouverts d'une croix en pâte et de-ci de-là des noix ou des amendes sont plantées avec leur coquille. On fait indispensablement trois «de ces pains» pour les trois fêtes. Noël, le Jour de l'An et l'Epiphanie.

La veille de Noël au soir de bonne heure on dresse la table. La blanche nappe se couvre de plats. Au milieu fument les brocolis, légume que ce soir-là, riches et pauvres mangent à Zante, ou bien les «vertzota» une sorte de chou. Tout autour des assiettes avec des olives, du «taramas», des noix épluchées et mêlées de raisins et de figues sèches.

Le maître de la maison attend avec impatience que le soir tombe pour couper la couloura. Ce n'est pas ce soir là qu'il traînera dehors à bavarder dans les boutiques ou à vider un verre dans les tavernes. Du marché à la maison, tout droit ! Dès qu'il fait nuit, il prend son fusil et tire trois coups en l'air, devant sa porte. Puis il s'en va à la cuisine où l'attend toute la famille rassemblée autour de l'âtre. Ce soir-là le feu doit être de charbon. Le père prend la couloura et la tient au-dessus du feu. Sa femme, à son côté, tient deux verres l'un d'huile et l'autre de vin. Elle en arrose la couloura en dessinant une croix tandis que l'aîné des enfants dit : «Ta naissance, O Christ notre Dieu, a éclairé le monde de la lumière de la sagesse... »

Tous vont ensuite à table. Le père met la couloura au milieu, sur une serviette, à la place du plat de légumes qu'on a tiré de côté. Puis il la partage en morceaux, relève la serviette par les quatre coins et après avoir bien remué les morceaux, appelle l'un après l'autre les membres de la famille pour que chacun prenne le sien. On met d'abord de côté la part du pauvre. Puis on commence à manger son morceau ou plutôt à l'explorer parce qu'il y a dans la couloura une surprise ordinairement une drachme. Ensuite on dîne.

Après le repas, la famille s'en va chez les parents et amis pour attraper d'autres morceaux de couloura. Et souvent, les gens vont ainsi, d'une maison à l'autre, depuis le crépuscule jusqu'à minuit.

Le feu au-dessus duquel ont lieu les libations sur le pain de Noël ne doit pas s'éteindre pendant douze

jours, car, s'il le trouvent éteint, les «kalikantzari» se faufleront dans la maison, où, alors, tout ira de travers. Pour plus de sûreté, à côté du feu, accrochée à l'âtre, il doit y avoir aussi pendant tout ce temps une croix en sarments de vigne.

\* \* \*

Arrivons maintenant aux sortilèges d'amour que les jeunes filles du peuple, surtout dans la campagne, appréhendent dans la nuit qui précède Noël. Quarante-huit heures avant, exactement à l'heure où le coq chante à minuit, les jeunes filles vont tirer du puits l'«eau muette». On l'appelle ainsi, parce que, du moment où elles sortent de la porte avec le seau, jusqu'au moment où elles le posent plein pour que l'eau se décante et soit pure comme le cristal, elles ne doivent pas dire un mot. La nuit de Noël à minuit, elles prennent — toujours en silence, de cette eau dans le creux de leur main gauche et n'arrosent un petit basilic qu'elles ont à cet effet détaché du grand pot. Le matin de Noël, juste au moment où la cloche commence à sonner pour la première messe, c'est à dire tandis qu'il fait encore nuit, la jeune fille doit couper le basilic et le mettre à sécher. De ce basilic sec, si elle parvient à faire manger les feuilles, mêlées des sucreries ou à une liqueur, par son bon ami, il lui appartiendra pour toujours.

De trois points de la tête, de son ami la jeune fille doit réussir à prendre quelque cheveux. Le matin de Noël, à l'église, tandis qu'elle allume un cierge, elle brûle l'extrémité de ces poils en disant : «Que son coeur brûle d'amour pour moi». De retour chez elle, elle se fera une amulette de ces cheveux brûlés et les portera toujours sur elle. Et sans aucun doute celui qu'elle aime ne l'oubliera jamais.

L'avant-veille de Noël à minuit juste la jeune fille coupe un peu de l'ongle de son gros orteil et le met dans un verre d'eau. Vingt-quatre heures après, dans la nuit de la Nativité, elle le sort de l'eau et le place dans un mortier où elle le réduit en pâte. Si elle arrive à le mélanger à un aliment ou à un gâteau pour que son ami le mange, ce dernier ne l'oubliera jamais.

Et ceci, encore. A la saison des lis, la jeune fille recueille le pollen que contiennent ces fleurs odorante. La veille de Noël à minuit, elle prend le pollen, l'étend sur une feuille de papier et souffle pour l'éparpiller en disant : «Que tous ses secrets se dispersent comme cette poussière et que son coeur soit, avec moi, pur comme le lis». Puis elle recueille de nouveau le pollen sur une feuille de papier et le conserve. Au moment propice, elle le mélangera à un mets ou à un pâtisserie qu'elle fera manger à l'ami. Il lui dévoilera alors tous ses secrets et son amour sera, à l'avenir pur comme le lis.

MARIETTA MINOTTOU



L'Etoile voyage au ciel, illumine les mers, les plaines, les collines, les montagnes du monde, et d'autres étoiles émerveillées lui font cortège.

La Vierge, blême de froid, étreint son Enfant. Joseph, le bon menuisier, frappe aux portes des maisons, dans l'ombre. Il les trouve mal faites, avec trop de clous et de fer, dessus. Un molosse montre ses dents qui lui sent en couteaux dangereux.

Dans les paisibles logis, des colliers de boudins grésillent; des dindes, farcies de truffes, rutilent au feu de bois. Gâteaux de viande et de fruits cuisent au four. Les matrones offrent le lait et le miel aux enfants; apprêtent pour leurs petits lits des cassolettes de braises. Il fait froid: l'hiver est plus fort que César.

Nul n'entend frapper au seuil; on raconte des histoires plaisantes.

— Il faudrait frapper plusieurs fois, dit la Vierge, qui tremble des frissons de l'Enfant divin.

— Entendront-ils davantage?... Je crains l'injure des hommes plus que la morsure des chiens.

— Allons vers ce palais de marbre. Le Maître nous accordera, sans doute, un grabat d'esclaves.

— J'envie les esclaves, murmure le compagnon découragé.

— Il faut frapper du bâton, et non de la main...

La porte s'entr'ouvre; un serviteur en pelisse de renard apparaît au seuil et referme tout de suite le vantail.

— Qu'est-ce donc? s'écrie le maître que charmaient des joueurs de flûte. Est-ce mon cher invité que j'attends avec impatience?

— Rien du tout. Des gueux demandaient à passer ici la nuit. Des vagabonds, justement chassés de leur pays, sans aucun doute.

— Lâche les chiens pour leur apprendre les convenances.

— Ils ne repasseront plus par ici. Ma tête est plus terrible que celle d'un dogue. Ils ne pourront plus l'oublier.

Le vent du nord miaule et pourchasse le couple qui trébuche de froid et de faim.

— Il faut frapper à cette demeure, bien plus modeste; elle nous fera peut-être bon accueil, dit la Vierge sainte.

La porte s'entre-bâille et se referme sans aucun bruit.

— Est-ce le compère que nous attendons? chu-

chote un escogriffe efflanqué, qui se prépare à sortir et caresse le poignard de sa ceinture. Comment débarrasser notre voisin de ses trésors sans le secours d'un garçon, bien décidé à faire le guet?

— J'ai vu seulement un homme avec une pauvre, pâles comme la lune en plein jour. La femme porte, au pli du manteau, une pauvre charge, toute sa fortune. Ces misérables innocents désiraient coucher ici... Quelle idée!...

Les Errants s'en vont sur le chemin désert, où le froid scintille. Ils frappent encore à quelques portes, et de plus en plus faiblement.

A l'abri d'un plafond de bois précieux, un énorme couple s'accoude sur un lit bourré de duvets de cygne et s'écrie que les étoiles brillent trop fort, cette nuit...

— Un rayon est venu me toucher les yeux et m'a réveillée, dit la femme.

— J'entends gratter au seuil, reprend l'homme. Quelque chien perdu, peut-être. Si des vagabonds s'aventurent jusqu'ici, tu leur jetteras par la fenêtre, au lieu de bon vin, une cruche d'eau fétide.

Un vieillard compte son or au fond d'une cabane sordide; examine à la chandelle les piles fauves qu'il met en ordre et défait sans cesse pour la joie de recommencer. Ses mains maigres, en pattes d'oiseau nocturne remue ardemment le métal qui lance un éclair, de temps à autre. Il sursaute tout à coup: un faible bruit à la porte. Il se glisse vers le seuil en s'appuyant à la muraille; il s'assure que le verrou est bien tiré.

De nouveau quelqu'un frappe à petits coups. Le vieil homme tressaille des pieds à la tête, crise ses doigts sur la serrure et retient son souffle dans la peur des voleurs furtifs. Une sueur d'angoisse mouille sa figure desséchée. Il entend des pas légers qui s'éloignent; il reprend souffle et frissonne longtemps de crainte.

Les Errants sortent de la ville; un grand colombier en tourelle se dresse à la lisière d'un bois d'oliviers.

— Peut-être pourrions-nous trouver un gîte chez les colombes, et dormir jusqu'à l'aurore, dit la Vierge.

Ils s'approchent de la porte étroite, où passe le maître du colombier, quand il vient donner du grain aux oiseaux. Ils regardent les fenêtres, munies de planchettes, d'où s'envolent les colombes, au point

La plus belle Variété  
de Cadeaux pour les Fêtes

*chez*

**G R O P P I**

*Midan Soliman Pacha*

*et Rue Malika Farida*

# Banque d'Athènes

(Société Anonyme)

BANQUE AFFILIÉE AUX ÉTATS-UNIS :

NEW-YORK : The Bank of Athens Trust Co., 205, West 38rd Str.

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANCATHEN

Capital entièrement versé . . . . .	Drs. 100.080.000
Réserves . . . . .	Drs. 75.200.000

SIEGE CENTRAL A ATHENES: 105 Agences en Grèce.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

EGYPTE : Alexandrie R. C. 436, Le Caire R.C. 4410

et Port-Said R.C. 148.

CHYPRE : Limassol, Nicosie.

S.O.P

NO 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite  
Prix modique*

20 cigarettes  
P.T. 4

**CIGARETTES PAPASTRATOS**

**"UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE"**

R. C. No. 4924

du jour. Ils ne peuvent ouvrir la porte verrouillée, mais ils se réjouissent d'entendre un immense bruit d'ailes et de voir pointer aux croisées des centaines de petits becs curieux.

— Allons plus loin, dit la Vierge, les colombes ne savent pas ouvrir une porte que les hommes ont verrouillée.

Ils avisent une pauvre étable, mal fermée. Un âne secoue ses longues oreilles; un boeuf balance sa grosse tête. La Vierge couche en hâte son petit Enfant dans la crèche; et les animaux viennent le réchauffer de leur double haleine.

Un rayon prodigieux éclaire l'étable et la métamorphose en abri céleste; il sort du cœur de l'Etoile qui termine son voyage et respandit comme elle respandira jusqu'à la fin des temps. L'Enfant s'endort, mais il se réveille bientôt.

Trente chameliers sautent ensemble devant l'étable. Un homme aux regards obliques, jaune comme un coing bien mûr, s'avance, en riant sourdement. Des plumes, couleur de soufre, se hérissent sur sa tête. Il dit une parole et ses serviteurs apportent des barres d'argent et d'or.

— Voilà, Seigneur, s'écrie-t-il, une vraie richesse, acquise par la juste force, aiguillée de ruse. A la peau du tigre, il faut coudre celle du renard. Ainsi, vous régnerez sans conteste, quand vous serez grand, et vous frapperez sûrement vos ennemis avec ces barres. Voilà mon hommage, il a du poids. En retour, je vous supplie de favoriser mes affaires.

Il se prosterne; l'Enfant regarde et reste grave; l'étrange adorateur s'éloigne avec sa troupe d'esclaves. Un autre brigand apparaît, aussi noir que l'aile du corbeau. Quatre valets, à son signe, versent tout auprès de l'Enfant un sac de pierres précieuses.

— Voilà, Seigneur, des pierres qui ne cessent de flamber ensemble, même dans l'ombre. Ces pierres vous donneront tous les plaisirs; la plus petite vaut cinquante boeufs...

A ce moment, le boeuf de l'étable mugit de colère.

— Je peux vous offrir ce trésor, Seigneur, j'ai su le prendre aux gens malingres qui n'ont pas besoin de grand'chose pour vivre. J'ai toujours bon appétit. Voilà mon hommage. En retour, Seigneur, je vous supplie de sourire à mes entreprises.

L'Enfant fronce le sourcil. L'homme s'éloigne, escorté de ses valets, robustes comme des éléphants.

Surviennent, à pleins chemins, deux cents sol-

dats d'infanterie. Un général mercenaire les précède; sa tête est couverte d'une toison fauve; ses yeux verdâtres coupent les ténèbres. Il pique en terre une longue épée, et tire de son manteau noir un parchemin qui donne droit à mille esclaves.

— Voilà, Seigneur, un parchemin signé de mon nom respecté. A vos pieds, il courbera des hommes qui feraient mauvais usage de la liberté. En retour, favorisez mes expéditions et mes armes.

Ayant crié comme une trompette de cuivre et sans voir que l'Enfant pleure, il s'éloigne avec ses soldats qui frappent du pied la terre en dure cadence. L'Etoile attristée se cache dans les nuages.

Barres d'argent et d'or, pièces qui brûlent ensemble; parchemin, où des écritures en pattes d'araignée tiennent comme des mouches la vie des esclaves, l'Enfant les regarde et frissonne d'un froid plus méchant que tous les hivers du monde.

L'Etoile brille de nouveau pour éclairer une vieille femme qui marche à petits pas chancelants, bute aux cailloux de la route. Elle porte un panier d'osier, et, tremblante d'amour tout pur, elle s'approche de l'Enfant divin. Elle rabat le capuchon de sa pauvre cape afin de le mieux contempler.

— Mon petit Maître, dit-elle en s'agenouillant, je vous apporte deux colombes toutes blanches, les seules que je possède en ce monde... Elles sont belles comme le jour... Apprivoisées, Vous les verrez accourir à votre appel... Je suis sûre qu'elles Vous amuseront toujours... Mon petit Maître, voilà mon hommage, un bouquet de plumes qui voltige.

Elle ouvre vite son panier, de ses mains nouvelles, mais elle voit avec terreur des cadavres d'oiseaux, tout froidis; le blanc plumage immobile appliqué sur eux comme un linceul.

— Ah! moi, malheureuse! pleure-t-elle. Ah! pardonnez-moi, mon petit Maître, je n'ai pas voulu vous faire offense. Les petites colombes sont mortes de froid en chemin... Je viens de loin et marche difficilement... C'étaient de bien jeunes oiseaux, la route était bien trop longue!... Ah! pardonnez-moi... Je vous en supplie...

L'Enfant divin tend les mains en riant de joie; les colombes reprennent vie et voltigent dans l'étable. Elles se multiplient de moment en moment, tourbillonnent comme la neige printanière. Une grande harmonie céleste proclame la prochaine venue des bons rois mages, apportant l'or pur, la myrrhe et l'encens.

CHARLES SYLVESTRE

## DÉCEMBRE

*Vois, il neige ce soir, Callista! sois prudente:  
Le chien de garde ailé de la Nuit descendante,  
Le Froid est l'ennemi de ta fragilité.  
Restons auprès du feu par les dieux habité.  
Sois nue entre mes bras, et pure, et t'y reposes  
A l'abri de l'Hiver, vieil assassin des roses.  
Dehors tout est béril et te menacerait...  
Demeure en ta maison comme dans un coffret.  
Ici, je te contemple, ivre d'un bonheur sage:  
La lampe intime éclaire et dore ton visage;  
Entre l'ombre hésitante et la tiède clarté,  
Ton corps est un poème écrit par la beauté;  
Tes pieds ont dans mes mains la chaleur des colom-*

[bes;

*Les boucles de ton front, souveraines, retombent  
Sur ta joue et tes yeux qui font envie aux fleurs;*

*Ma félicité monte et va jusques aux pleurs  
Car l'amour de l'humain est triste en son essence,  
Triste comme la Mort, fille de la Naissance,  
Et puisque rien, du Temps ne peut être sauvé,  
Ce qui s'achèvera, d'avance est achevé.  
Mais déjà ta jeunesse écarte ma folie  
De confondre la joie et la mélancolie.  
Ah! comme auprès de toi, tout est simplicité!  
Hiver tragique, et toi, plus tragique cité,  
Quelle leçon me vient de cette enfant parfaite!  
Elle avoue en un chant ce que son cœur souhaite  
Et se livre au plaisir, au rêve, à son amant,  
Sans allier demain à l'or pur du moment,  
Heureuse d'un rideau fermé, qui la protège  
De la force innombrable et molle de la neige.*

PIERRE FRONDAIR

# ITINÉRAIRE DES ROIS MAGES

PAR JÉHAN D'IVRAY

L'étoile leur avait apparu en Orient et ils vinrent à Jérusalem demandant :

« Où est celui qui est né roi des Juifs ? »

Hérode et Jérusalem se troublèrent.

On consulta les princes des prêtres et les docteurs qui répondirent : « Le Christ doit naître à Bethléem. » Hérode informa les Mages, s'enquit minutieusement de l'époque où l'étoile leur était apparue et leur dit : « Allez et informez-vous exactement de l'Enfant. Quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, afin que j'aie moi aussi l'adorer. »

Les Mages partirent, revirent l'étoile qui marcha devant eux jusqu'à l'endroit où était l'enfant. Ainsi s'exprime Saint-Mathieu.

Quels étaient ces Mages et d'où venaient-ils ?... C'est ce que nous allons essayer d'expliquer en nous éloignant le moins possible de la pieuse légende et de ce que la tradition orientale en rapporte. Ce nom de Mages, dont nous avons fait des rois, représentait à l'époque des civilisations chaldéennes, une des six tribus médiques et s'appliquait plus généralement aux grands prêtres. Par corruption, il devint dans la suite synonyme de chef.

Ceux qui nous occupent ne partaient pas tous d'un même point. Il semble bien que chacun d'eux ait reçu dans son propre pays l'appel mystérieux de l'Etoile. Et c'est alors que guidés par elle, ils se mirent séparément en route à la recherche de l'Enfant Dieu.

Ils devaient se rencontrer seulement dans le défilé des gorges qui conduisent à Jérusalem.

Le plus puissant des trois, Melchior, était parti le premier de la ville d'Our, sa lointaine patrie, située en Chaldée. Il emmenait avec lui une suite nombreuse composée de guerriers et de serviteurs chargés de présents.

La caravane, après avoir quitté la capitale, suivit le chemin des montagnes, atteignit Babylone, parvint aux bords de l'Euphrate qu'elle franchit et arriva à Jérusalem par la Mésopotamie.

De sa terre riche en trésors de toutes sortes, Melchior apportait au nouveau-né, de l'or brut et des vases d'argent artistiquement travaillés. En route, il s'arrêta avec sa suite à l'Est de l'anti-Liban dans cette partie de la Syrie Damascène, véritable jardin que dominent les cimes neigeuses de l'Hermon et où deux rivières argentées entretiennent une luxurieuse et constante végétation.

Au commencement de notre ère, époque de ce voyage, les parties hautes de la montagne étaient encore délicieusement boisées. Leurs pentes se revêtaient de leurs forêts de chênes, de pins, de mélèzes, de cyprès, de sapins et de cèdres. Ces derniers ont presque seuls résisté.

On se figure ce que peut être la magnifique chevauchée à travers les plaines de Phénicie. Ses bergers sur le passage des étrangers arrêtaient leurs troupeaux et s'agenouillaient sur le sol, croyant à une apparition fantastique.

Balthazar, lui, venait de cette Arabie, mieux



connue des anciens Egyptiens sous le nom de pays de *Douit*. Il fit sien le chemin employé autrefois par les envoyés commerciaux du roi Salomon. Comme eux, il rapportait de la myrrhe. Sans se laisser décourager par les fatigues et la monotonie de la route, il parcourut ces contrées que nous nommons aujourd'hui le Yémen et le Hedjaz, véritables déserts de pierres et de sable qu'un ardent soleil brûle durant tout le long de l'année. Le Mage suivit les bords de la Mer Rouge pour s'enfoncer à la suite de l'Etoile dans la plaine de Bassorah et atteignit enfin Bagdad la superbe, pour descendre jusqu'à Jérusalem.

Gaspard, l'Ethiopien, chargé de l'encens le plus capiteux, partit de son royaume et traversa le désert qui s'étend au Sud de l'Egypte. Puis, il suivit le Nil depuis Ibsamboul jusqu'aux portes de Memphis. Là, il s'engagea de nouveau dans les terres sablonneuses et passa en Asie un peu au-dessus d'Athribis, l'ancienne ville qui porte aujourd'hui le nom de Berrha. Par Naphia et Gaza, il arriva à son tour dans la capitale de la Judée.

Cependant, Hérode, tétrarque de Galilée, ayant eu connaissance de l'arrivée de ces étrangers, les fit mander en sa présence.

Comme ils ignoraient encore lieu où l'enfant prédestiné avait vu le jour, ils ne purent renseigner celui qui les interrogeait. Ils promirent de revenir sitôt qu'ils auraient trouvé la grotte et d'y conduire Hérode, puisqu'il le voulait. C'est alors que l'Etoile, disparue depuis la veille, leur apparut à nouveau, comme ils allaient franchir la vallée *Er Nababi* ou des *Naphain* au-dessous de *Nirket-es-Soultan*.

Au moment où la route commence à monter, on voit, à gauche, sur le chemin même, un bloc de pierre taillé, servant de margelle à un puits où viennent s'abreuver les troupeaux et les caravanes. Ce lieu porte encore à l'heure actuelle, le nom de *Puits des Mages*.

C'est de là que tous trois, suivis de leur immense cortège se rendirent à Bethléem. Après avoir adoré l'Enfant, ils se préparaient à retourner vers Hérode, quand un ordre mystérieux leur parvint. Sous aucun prétexte ils ne devaient renseigner le tétrarque sur la naissance du fils de Marie.

Alors, ils prirent une autre route...

Qu'advint-il ensuite de ces Mages? Comment partis d'un point différent, continuèrent-ils à chevaucher de compagnie?... C'est ce qu'il est à peu près impossible de savoir.

Ce que les écrits du moyen-âge nous apprennent, c'est qu'ils se lièrent d'amitié et qu'après avoir rejoint leurs capitales respectives, ils se retrouvèrent trente-trois ans plus tard, devant le tombeau de Jésus crucifié. Ils seraient morts tous trois dans les environs de la ville sainte, et c'est là que de pieuses mains

les ensevelirent. L'impératrice Hélène, mère de Constantin les y découvrit et fit transporter leurs dépouilles dans sa capitale de Byzance.

C'est là que l'évêque Eustorgius les prit, lors de sa nomination au siège apostolique de Milan et les emporta dans son nouveau diocèse.

Une châsse d'or les recouvrait dans l'église de la cité lombarde consacrée au saint évêque. Elle s'y trouvait encore au moment de l'arrivée de Frédéric Barberousse vers le milieu du douzième siècle.

Il était écrit que les Mages, morts comme vivants, voyageraient encore une fois. Barberousse, jaloux de ce qu'il regardait comme un des plus estimables trésors de sa conquête n'eut rien de plus pressé que d'expédier les reliques des Trois Rois dans la ville de Cologne où ils purent enfin goûter un repos, si bien gagné.

L'Etoile qui, vivants, les a guidés vers la crèche, a peut-être aussi montré la route aux hommes des différentes époques plus près de nous. Par leurs soins, les Rois-Mages ont enfin gagné leur dernier et magnifique asile.

JEHAN D'IVRAY



### Pour Elle

## AMITIÉ

Mon amie,  
permets qu'ici  
je fasse le tracé  
de notre amitié.  
Je sais ce que s'est,  
par expérience  
et par oui-dire,  
et pour justifier  
mon honnêteté,  
je voudrais qu'à ton tour  
tu saches à quoi t'en tenir...

Il m'arrivera d'avoir  
des délicatesses  
plus qu'amicales:  
un début de tendresse  
que tu arrêteras brusquement  
de ce regard dur et froid  
que je connais si bien  
et dont la lourdeur  
m'opprime,  
cependant que ta main  
distracte  
me dira distraitement  
en arrangeant ta toilette:  
«Monsieur, n'insistez pas.  
Vous n'êtes pas assez méchant  
pour moi!»

Quand je me tairai,  
fatigué d'avoir osé  
inutilement,  
tu hocheras la tête

pour faire accourir  
les mauvais souvenirs:  
«En vérité,  
j'ai bien fait  
de ne pas me laisser prendre  
à ses serments.  
Près de moi,  
cet enfant se permet  
certains raisonnements!»

Quand parfois  
tu entendas la voix  
de ma bonté,  
tu te diras  
en songeant nonchalamment  
à mes distractions habituelles:  
«Hum! Voilà que de nouveau  
il se réveille.  
Il va falloir  
que je le surveille!»

Et quand je m'éloignerai  
définitivement  
(un cœur tendre  
n'aime pas la sécheresse),  
tu penseras très simplement:  
«Je savais bien  
qu'il me quitterait.  
Il n'a même pas daigné  
rendre hommage à ma beauté.  
Si j'avais cru en lui,  
comme je souffrirais  
aujourd'hui.  
Quelle chance vraiment

que de ne pas l'avoir aimé!»

Ensuite, tu diras à nos amis,  
pour expliquer ma trahison:  
«Un quel? Je le connais très bien.  
Il ne me cachait jamais rien.  
Pour sûr c'est un être bizarre.  
On ne le voit plus. Il se fait rare.  
N'espérez pas le rencontrer.  
Voyez plutôt dans les nuages.  
C'est là qu'il se complait,  
victime des mots et des images!»...  
Cependant que, sur ton visage,  
on lira un petit air de charité,

Mon amie,  
j'ai fini de parler,  
ou presque.  
Il ne me reste  
à demander une faveur  
(entre amis, c'est excusé):  
Plus tard, beaucoup plus tard,  
c'est-à-dire quand l'Espoir  
sera mort  
et que la Sagesse  
l'aura emporté  
sur ta jeunesse,  
ne sois pas trop méchante  
en pensant à mon amitié,  
et que ton cœur  
ton pauvre cœur meurtri,  
ait un peu de mémoire!

A. KHEDRY

# SAINT-BASILE A ATHÈNES

Bien peu de personnes sans doute savent que Saint Basile (\*) ce bel exemple de toutes les vertus chrétiennes, a vécu pendant près de cinq ans à Athènes et que c'est dans cette ville qu'il s'est formé, dans le milieu païen et corrompu qu'elle était au 4<sup>e</sup>. siècle après J.C.

A cette époque Athènes brillait d'un dernier reflet de la civilisation antique et la philosophie donnait à son Université une dernière splendeur qui la rendait célèbre non seulement en Grèce, mais même en Occident d'où venaient, en grand nombre, notamment de Rome, ceux qui désiraient s'instruire. Le néo-platonisme trouvait de savants professeurs tels qu'Imérius et Proairésios dont les leçons étaient suivies d'hommes venant de tout le monde connu : parmi eux au premier rang est celui qui fut plus tard Julien l'Apostat. Le christianisme n'avait pas encore attiré assez de partisans dans le pays où Athènes avait régné pendant des siècles et le paganisme luttait ferme contre la nouvelle religion. Pourtant, de toute l'Asie-Mineure où le christianisme était déjà prédominant, des chrétiens éminents venaient à Athènes pour entendre l'enseignement néo-platonicien et acquérir des connaissances encyclopédiques. Parmi ceux-ci deux futures lumières du christianisme Grégoire de Nazianze et Basile. Ces deux jeunes gens, venus de contrées lointaines vers le milieu du 4<sup>e</sup>. siècle devaient se lier, pendant leur séjour à Athènes d'une fraternelle amitié, dont témoigne l'oraison funèbre que prononça Grégoire aux obsèques de Basile.

Basile naquit à Césarée vers 330 après J.C. d'une famille qui avait rendu des grands services à la nouvelle religion. La mère de son père, Macrini avait souffert les pires sévices pendant les persécutions des chrétiens sous l'empereur Miximin; sa mère Emmélia était fille d'un martyr. Le père de Basile, qui portait le même nom était professeur de rhétorique à Nouvelle Césarée, du Pont. Aussi, naissant de tels parents, Basile reçut-il une éducation chrétienne mais sans renoncer à la philosophie et à la rhétorique. Après en avoir commencé l'étude à Constantinople, il vint à Athènes où s'illustraient alors les sophistes Proairésios et Imérius. Là il se lia avec Grégoire de Nazianze, alors jeune homme de dix-huit ans. «Ils avaient, dit Grégoire dans l'oraison funèbre de son ami, tout mis en commun. Ils vivaient sous le même toit étudiaient ensemble, prenaient leurs repas ensemble, Ils étaient de la même nature. Tous deux rivalisaient dans l'étude, non point à qui l'emporterait en culture, mais à qui céderait à l'autre le premier rang. En d'autres termes, ils étaient deux corps avec une seule âme; une pen-

sée les guidait tous deux; la vertu et la volonté de vivre en se guidant sur les espérances futures, et c'est dans ce but qu'ils réglaient leur vie et leurs actions».

C'est en ces termes que Grégoire dépeint leur vie commune à Athènes, dans une société qui, comme il le dit encore, se vautrait dans la corruption et l'immoralité, conséquence fatale de la décadence d'une civilisation.

Basile, quoique jeune était de nature grave si bien que ses camarades le respectaient et se tenaient à quelque distance. Grégoire raconte l'épisode suivant qui montre le caractère sérieux de Basile. Dans les écoles d'Athènes, à cette époque, se pratiquait ce qui se fit plus tard dans les Universités allemandes. L'épreuve des nouveaux étudiants. Les plus anciens soumettaient le nouveau à une série de brimades après quoi ils lui faisaient prendre un bain forcé, puis le promenaient en grande pompe. Quand Basile se présenta pour la première fois, il avait une mine si sérieuse, son visage austère et grave en imposait tant, que les anciens n'osèrent le soumettre à leurs brimades. Et il fut ainsi presque le seul à échapper à cette loi.

L'austère Basile était consterné de la corruption qui régnait dans l'Athènes païenne, mais cela ne l'éloigna pas de cette ville où il passa cinq ans à étudier et à approfondir la philosophie. La licence des mœurs eut sur le jeune chrétien des résultats contraires et fortifia, par une réaction naturelle, son caractère moral de chrétien.

\* \* \*

Après ces cinq années d'études, Basile se sépara de son fraternel ami Grégoire et rentra dans le Pont en 356. Il devint pendant quelque temps rhéteur à Nouvelle Césarée, fut baptisé et partit pour l'Egypte et divers pays de l'Asie-Mineure afin de connaître la vie des ascètes. Il rentra ensuite dans sa patrie, et, après avoir distribué ses biens aux pauvres, il se fit moine, non loin du monastère où sa mère et sa soeur avaient pris le voile. En 358 son ancien ami Grégoire vint le trouver et ils rédigèrent ensemble les Règles de la vie monacale qui sont encore en vigueur aujourd'hui. En 370, il fut sacré évêque de Césarée, mais son âme fut alors abreuvée d'amertumes et de douleurs à cause des hérésies qui apparurent et menacèrent l'existence même du christianisme. Avec le chagrin, le sévère ascétisme auquel il s'astreignait, vint précipiter sa mort. C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> janvier 379, il expira. Il fut mis en terre au milieu de l'émotion générale du peuple de Césarée qui connaissait et appréciait son âme chrétienne et ses sublimes vertus.

(\*) Saint Basile qui est fêté le 1<sup>er</sup> janvier tient dans les coutumes grecques le rôle du bonhomme Noël dans les pays d'Occident.

## Cinéma ROYAL

R.C. 7374

Sh. Ibrahim Pacha Tél. 45675 - 59195

*Du Lundi 20  
au Dimanche 26 Décembre 1943*

R.K.O. RADIO PICTURES présente  
Un grand chef-d'œuvre dramatique !  
**Charles Laughton - Maureen O'Hara**

dans

# This Land is Mine

avec

**George Sanders - Walter Slezak  
Kent Smith - Una O'Connor**

*Aussi*

*Une exquise création de Walt Disney*

**DONALD'S GARDEN**

**En Technicolor!**

**WAR PICTORIAL NEWS**

*Stalingrad aujourd'hui*

*Les Femmes aux canons*

Chaque jour : 10.30 a.m. - 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.

## Cinéma METROPOLE

R.C. 7374

Sh. Fouad 1 Tél. 58391

*Du Lundi 20  
au Dimanche 26 Décembre 1943*

R.K.O. RADIO PICTURES présente  
Une intrigue passionnante sur un  
sujet d'actualité !

**Rosalind Russell - Fred Mac Murray**  
dans

# FLIGHT FOR FREEDOM

avec

**Herbert Marshall**

**Edward Ciannelli - Walter Kingsford**

*Aussi*

*Walt Disney, T-BONE FOR TWO*

**En Technicolor!**

**WAR PICTORIAL NEWS**

*Stalingrad aujourd'hui*

*Les Femmes aux canons*

Chaque jour à 10.30 a.m. 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.

Cinéma

## DIANA Palace

R.C. 7374

Sh. Elfi Bey Tél. 47067-68-69

*Du Lundi 20  
au Dimanche 26 Déc. 1943*

CHAQUE JOUR

10.30 a.m. 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.

*Paramount Pictures présente :*

Un film d'une grâce souriante qui vous  
divertira follement !

**GINGER ROGERS**                      **RAY MILLAND**

dans

# The MAJOR and the MINOR

avec: **Rita Johnson - Robert Benchley**

**WAR PICTORIAL NEWS**

*Stalingrad aujourd'hui - Les Femmes aux canons*



**CONSTANTE**  
**FIDÈLE**  
et **SURE**



**P.T.**  
**3.5** net

**EXCELSIOR**  
**GIANACLIS**

# LA VOITURE AVEUGLE

*«Sa femme le trompe, mais en quoi suis-je responsable pour supporter son humeur?» GOHA.*

Françoise, notre journaliste aimée part tous les matins à la chasse de quelques images humoristiques pour ses lecteurs.

Elle possède une voiture mobile, à une place, modèle 1900. C'est un engin qui tient de la machine à vapeur et de la boîte de conserve. Une antique mécanique avec des portières de fiacres et des ailes de papillon : elle avance avec une élégante sobriété pendant qu'un grondement sourd secoue ses entrailles qui ne fonctionnent qu'au pétrole comme les primus.

Cette auto vit aussi des animaux de la route. Tous les 30 kilomètres il lui faut quelques poules ou un chien.

Si Françoise évite les rues où passent les gros camions près desquels sa voiture semble un attelage de cul-de-jate, c'est simplement parce que certains chauffeurs conduisent comme des gnafs et qu'elle n'aime pas ce genre d'accident. Son auto tousse et crache.

Quand le moteur marque un temps d'arrêt, elle descend lui donner un peu d'eau pour faire disparaître cette vilaine toux puis, soulève le capot, fait quelques attouchements magnétiques et alors son «Papillon» repart de bonne grâce pareil à un voilier que la brise agite, pareil à un pétale de rose dans le vent du soir.

Or, hier, en quittant son journal, la pauvre Françoise a trouvé sa voiture aveugle, un mauvais plaisant ayant enlevé, sous le nez de la police, les lentilles et lampes de ses phares.

«Journaliste aux yeux d'azur qui surveille une ville ivre de voirie, blonde fée pleine de douceur qui règne sur les éventreurs de vieilles rues; je t'aurais voulu constable au Caire.

Riche de ta sagesse et de ton amour du frère humain, comme tu aurais su laisser tomber sur l'âme incandescente des mécontents, la rosée apaisante de tes conseils... Combien seraient venus muets d'une haine verte, qui s'en seraient allés hilares et dilatés de la dilatation...

Combien gonflés d'eux mêmes et sûrs de leur bon droit s'en seraient repartis inquiets de tout et d'eux mêmes...

Les mots sont des poisons en nous même et les mots sont nos seuls guérisseurs : Bastonnade, fusillade, pal, pendaison, décervèlement, petits bâtons dans les oreilles, douches, bromure ne guérissent rien ni personne. Tes paroles bien appliquées, chère amie, peuvent guérir une âme malade, et je préférerais au Code du Trafic, l'usage de tes directives bénévoles !

Le malheur est qu'il est mille policiers imbéciles pour comprendre le code de la route alors qu'il n'est qu'un sage entre les sages pour manier ce miroir mystérieux où vient se réfléchir le visage des anges.

Mais les anges ne sont point bavards. Leur pré-

sence est celle de la foudre et leur voix qui s'est éteinte laisse l'éternité pour comprendre ce qu'ils ont dit.

Tes conseils, douce consœur, s'adressent aux lecteurs qui lisent ta prose nerveuse, et c'est pourquoi, j'aime que tu les regardes avec cette surprise émerveillée comme au seuil d'un mystère dont tu pressens l'Infini.

Ce que tu as compris, tu l'a compris et ne le communique à nul d'entre les hommes que tu ne l'aie d'abord jugé digne de l'entendre.

Comme tu vois, je te parle de choses pour lesquelles je ne trouverais auprès de moi nul confident. Je partirai bien quelque jour sur la grande route à la rencontre de quelque chose qui sera bien différent de ma vie actuelle. Gagner des piastres, quels travaux forcés ! et pour quel néant ! Je ressens cela depuis quelques années avec une telle nausée, qu'ayant reçu dernièrement une somme d'argent sur laquelle je ne comptais pas pour vivre, je suis sorti, un soir, avec deux amis et nous avons claqué tout ce que nous avons au bénéfice de cinq poules dont trois étaient drôles... Avant de quitter l'hôtel, nous avons jeté dans la piscine tout ce qui restait dans nos poches. Nous n'étions pas saouls, et la meilleure preuve, c'est qu'après cette négation du Réel en tant qu'opposé à nos convictions philosophiques, nous sommes revenus au même endroit pour faire une nouvelle offrande à «Mena» : J'ai précipité ma montre pour arrêter la marche des heures, Sintès a jeté ses jarretelles sans lesquelles il ne peut marcher et le troisième Stavro Stavrinou, a jeté ses lunettes pour ne plus voir les laideurs de la vie...

J'espère que ce sursaut de spiritualisme sera suivie de quelques autres plus symboliques encore... Voilà pourquoi, je m'étonne, Françoise, de te voir scandalisée par la mauvaise application du Code de la route.

Je me promène, près de l'Auberge des Pyramides parmi de grands champs et je vais saluer rituellement deux très vieux arbres avec qui je me suis lié d'une particulière amitié. L'un m'a déjà parlé. L'autre se réserve mais j'espère qu'il finira un soir par me dire à quoi il rêve devant les étendues lumineuses que l'on découvre de sa colline. Le soir, la vue s'étend à l'infini et c'est presque aussi beau que le désert.

Si j'étais le Dieu d'un astre inconnu, j'aurais fait coupé la tête de l'agent de police qui se trouve devant ton Journal et j'aurais construit pour toi auprès de «la Fontaine de Jade», un palais en bois de Santal. Mais, plus tard, dans le plus grand mystère, j'aurais fait recoller sa tête par mon Premier Magicien afin qu'un soir où l'on m'aurait averti que tu pleurais ce pauvre homme, je l'aurais fait porter à ton seuil plus vivant que jamais. Et je l'aurais nommé ton secrétaire pendant cent générations. »

AHMED RASSIM

# DEUX CONTES DE NOËL

Par Jérôme et Jean Tharaud

I

## LES TROIS OISEAUX DE BOUE

En ce temps-là, le lac de Tibériade ne portait pas ce nom. Ce ne fut que quelque temps après ce que je vais vous raconter, que le fils du cruel Hérode édifia sur ses bords la cité qu'il baptisa Tibériade, pour faire sa cour à l'Empereur. Le beau lac s'appela Kinnereth, ce qui veut dire la Harpe, parce que ses contours harmonieux offrent exactement la forme de cet instrument de musique, si cher au roi David.

Ce jour-là, un gros orage venait d'éclater sur la montagne, et avec la fin du jour le vent emportait les dernières nuées. Le lac avait repris son calme, et les nombreux oiseaux qui le hantent, cormorans, pélicans, mouettes, alcyons, martins-pêcheurs avaient recommencé de plus belle leurs vols et leurs cris.

Dans le village de Nazareth, trois enfants pataugeaient dans la boue du chemin, fort occupés à dresser un barrage pour retenir l'eau des ornières. Puis, ayant façonné un lac pareil à celui de Kinnereth, ils se mirent dans la tête de le peupler, lui aussi, d'oiseaux — d'oiseaux de boue, s'entend.

L'un fit quelque chose d'informe, qui avait, je crois, la prétention de ressembler à ces beaux cormorans qui ont de grandes ailes pour accourir de loin et donner la chasse aux poissons. L'autre prenait beaucoup de mal pour transformer sa boue en pélican et maintenir en équilibre l'énorme tête et la besace suspendue à son cou. Le troisième pétrissait de ses petites mains une mouette posée sur la rive.

Cependant, la nuit était venue. Déjà la lune se montrait et les premières lumières s'allumaient dans le village. Indifférents à cette obscurité qui tombait autour d'eux, les enfants ne s'arrêtaient pas de poursuivre leurs travaux fragiles. Mais tout à coup, d'une maison, on entendit une voix qui criait :

— Luc !

Luc, qui pour la dixième fois essayait de faire tenir, sur un bâton qui lui servait de cou, le bec de son cormoran, était trop pris par sa besogne pour répondre à l'appel.

— Luc ! Luc ! répéta la voix.

Luc ne bougea pas davantage. Il fallut qu'une fois encore sa mère le rappelât. Et cette fois enfin de fort mauvaise humeur il se décida à quitter son pauvre cormoran qui, dès qu'il fut parti, s'écroula, et du coup cessa d'être un cormoran, même de boue.

— Marc ! cria, bientôt après, une autre voix dans le crépuscule.

Or, juste à ce moment, le pélican de Marc venait de s'effondrer à son tour.

— J'arrive, j'arrive ! répondit-il. Mais il ne bougea pas, tâchant de réparer hâtivement la catastrophe.

— Marc ! Marc ! reprit la voix impatiente et devenue presque revêche.

Et comme pour Luc, il fallut que sa mère l'ap-

pelât une troisième fois. Et cette fois, Marc obéit, non sans avoir, dans sa colère, envoyé d'un coup de pied son chef-d'œuvre dans l'eau.

Il n'y avait plus au bord de la petite mare, éclairée par la lune, que le troisième enfant, qui lissait sa mouette d'argile.

— Jésus ! appela une femme sur le seuil de sa porte.

La voix très douce emplait la nuit, comme aurait fait un parfum.

Aussitôt l'enfant se leva, laissant là sa mouette de boue.

Et la mouette de boue s'envola.

II

## LA COMMUNION DE LA GRIVE

Je veux vous conter un miracle, qui me fut conté à moi-même par un vieux prêtre, ami de saint François d'Assise, auquel l'histoire est arrivée.

Un matin de Noël, alors qu'il était jeune encore et vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, il se demanda, en s'éveillant, quelle bonne action il pourrait faire pour sanctifier cette journée. Et, tout de suite, s'offrit à ses yeux une maison sordide, que la pioche des démolisseurs aurait dû depuis longtemps jeter bas, mais qui, par un défi à l'urbanisme et à l'hygiène, s'obstinait à rester debout au milieu des bâtisses neuves qui l'étouffaient de toutes parts.

Là vivait sous les toits, au fond d'un long couloir obscur, une vieille impotente, qu'il visitait de temps en temps pour lui porter la communion. Prisonnière dans sa chambre, sans parents, sans amis, elle n'avait d'autre distraction qu'un oiseau de l'espèce qu'on appelle grive musicienne, et qu'elle chérissait tendrement. « Que deviendrais-je, monsieur l'abbé, disait-elle chaque fois que le vicaire venait la voir, si je ne l'avais pas ! C'est mon petit ami, c'est mon ange gardien ! » La porte de la cage était toujours ouverte, et l'ange gardien voletait ici et là, en liberté.

Mais pour aller chez cette bonne femme, il fallait monter quatre étages d'un infect escalier, où d'horribles odeurs se succédaient, sans se mêler, comme autant de barrages, dont le dernier semblait encore plus immonde que celui qu'on venait de traverser. Grimper cet escalier quand on était à jeun (et c'était le cas du vicaire lorsqu'il allait accomplir son office), rien que cette idée-là, lui mettait le cœur sur les lèvres.

« J'ai tant de choses à faire ce matin ! » se dit-il à lui-même pour se donner une raison de remettre à plus tard l'intention charitable qui lui était venue tout à l'heure. Mais chassant aussitôt sa mauvaise pensée, dès qu'il eut dit sa messe, il quitta la sacristie, emportant avec lui ce qui lui était nécessaire pour communier la paroissienne à l'oiseau.

Au bas de l'escalier, les infectes odeurs l'attendaient, et dans l'humide et glaciale obscurité qu'éclairaient mal, même en plein jour, des papillons de

gaz, elles l'accompagnèrent jusqu'au dernier étage. La tête commençait à lui tourner quand il frappa à la porte de la vieille.

— Entrez, monsieur l'abbé, cria-t-elle, car elle l'espérait ce jour-là, et l'avait reconnu rien qu'à sa manière de frapper.

Après avoir échangé sur le temps, leur santé et celle de l'oiseau, les propos dont ils avaient l'habitude, le vicaire la confessa, ce qui prit plus de temps qu'on aurait pu l'imaginer, étant donné sa vie recluse. Mais ceux qui vivent seuls finissent par avoir une adresse incroyable à se faire des scrupules à propos de tout et de rien. « Encore si cette virtuosité, se disait à part lui l'abbé (tout en se reprochant cette réflexion un peu frivole), encore si cette virtuosité avait quelque intérêt! Mais il faut bien avouer qu'il y a des péchés intéressants et d'autres qui ne le sont guère! Et malheureusement les pécheurs les plus bavards sont ceux qui n'ont rien à vous dire... »

Cependant, de faute en faute, de crime en crime et de fil en aiguille, la bonne vieille étant arrivée au bout de son rouleau, le vicaire se mit en devoir de lui donner la communion, et déjà il approchait l'hostie en prononçant les paroles rituelles, quand tout à coup la grive, qui jusque-là s'était tenue tranquille dans un coin de la pièce, se jeta d'une aile rapide sur le

pain consacré, en prit un morceau dans son bec et revint se poser sur sa cage.

— Jésus-Marie! cria la vieille en manquant s'étrangler avec le reste de l'hostie, elle a mangé le corps de Dieu!

Et oubliant du coup sa tendresse pour la pauvre bestiole :

— Il faut la tuer, monsieur l'abbé, il faut la tuer.

— La tuer! Y pensez-vous! répondit le vicaire. Tuer cette pauvre bête du Bon Dieu juste au moment où elle vient de voler vers son Créateur et de faire sa première communion!...

Et jetant les yeux sur la cage que la concierge, qui rendait de menus services à la paralytique, avait sans doute oublié de garnir le matin :

— Cette bête a faim, reprit-il. Après ce festin spirituel, donnons-lui quelque nourriture terrestre... Je vais et je reviens.

Il sortit, et reparut quelques instants plus tard, avec du mil, du chènevis et quelques feuilles de salade.

— Et voilà le miracle! ajoutait-il en finissant: ni ce jour-là, ni jamais plus, je n'ai senti l'odeur de l'escalier.

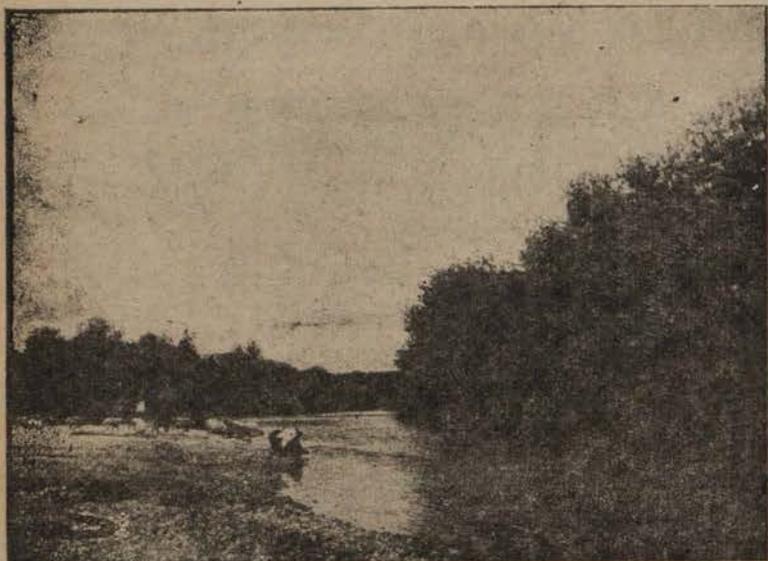
JEROME ET JEAN THARAUD.

## CONFERENCE ANGLO-AMERICANO-TUROUE



Un groupe de délégués aux entretiens anglo-américano-turcs, qui ont lieu au Caire, entourant les trois chefs. Assis (de gauche à droite): M. Roosevelt, le Président Inonu et M. Churchill. Au second rang (de gauche à droite): M. Harry Hopkins, Conseiller privé du Président Roosevelt; M. Laurence Steinhardt, Ambassadeur des Etats-Unis en Turquie; M. Numan Menemenjoglou, Ministre des Affaires Etrangères de Turquie; M. Cevad Acikalin, Secrétaire Général du Ministère des Affaires Etrangères turc; M. Anthony Eden; Sir Knatchbull-Hugessen, Ambassadeur britannique en Turquie; M. Sureya Anderiman, Directeur du Cabinet privé du Président de la République Turque et Lord Cadogan, Secrétaire d'Etat permanent au Ministère des Affaires Etrangères britannique.

# LE JOURDAIN



Le Jourdain (Photo de F. Tlva)

Le Jourdain que les Hébreux appellent *Yardeïn* (écoulement) et les Arabes *El Seriyé el Kebir* (le grand réservoir) est le plus important cours d'eau de la Palestine. S'il est renommé chez les Hébreux et les Chrétiens pour son rôle dans l'histoire nationale des premiers et dans l'histoire religieuse des autres, il n'est pas moins remarquable dans l'histoire physique du globe pour les phénomènes qu'il présente, uniques au monde. Le Jourdain prend en effet sa naissance au pied de l'Hermon (Djelel el Cheich) qui est l'élévation la plus méridionale de l'Anti-Liban (3.000 m.) à un point dont l'altitude atteint 540 m. Au dessus de cette source il y a une grotte dédiée dans l'antiquité au dieu Pan et appelée *Paneion*, d'où le nom de *Panéas* donné à la petite ville qui lui est très voisine. C'est la Banyas d'aujourd'hui et la Césarée de Philippe du temps de Jésus-Christ, ville païenne construite par le fils d'Hérode le grand et dédiée à l'empereur Tibère. C'est à l'ouest du fort de cette ville, réduite aujourd'hui en un misérable village arabe, que jaillit le Jourdain. Flavius Josèphe qui connaît bien son pays dit dans sa « guerre des Juifs » : On croit que la grotte de Paneion est la source du Jourdain, mais celui-ci n'y arrive que secrètement sous la terre, venant du lac de Phiala». Ce lac se trouve à droite de la route qui mène de Césarée à Trachônide, et doit son nom à sa forme (phiala en grec signifie bouteille). Le niveau de ce lac reste toujours constant; ses eaux ne présentent aucune variation mais le remplissent jusqu'aux bords. Le tétrarque Philippe ayant jeté de la paille dans la Phiala la vit sortir du Paneion.

Le cours entier du jourdain se dirige du Nord au Sud directement. Il forme d'abord le lac *Houlé* la Samahouide de Josèphe et probablement le Meroïn de Josué; de 4 à 5 m. de profondeur, selon la saison, il a son niveau à 2 m. d'altitude absolue. De là la rivière va se jeter dans son deuxième réservoir, le lac si pittoresque de *Tibériade* appelée aussi *mer de Génésareth* dont le niveau se trouve à 208 m. au-dessous de celui de la Méditerranée.

En sortant du lac de Tibériade le Jourdain continue son cours vers le sud pour se jeter finalement dans la *Mer Morte* ou le *lac Asphaltite*, à 400 m. au-dessous de la Méditerranée. La chute est de 186 m. De là son extrême impétuosité, et le nombre infini de ses sinuosités. Tandis qu'en effet la distance entre sa sortie de Tibériade et son entrée dans la Mer Morte n'est que de 100 klm. le développement de son cours dépasse 300 klm.

La vallée du Jourdain est appelée bien justement par l'Écriture *Goi*, qui veut dire « affaissement » et par les Arabes « Araba ». Très fertile dans sa moitié septentrionale, elle présente dans le reste un grand nombre de bandes fertiles succédant à des régions arides et sabloneuses. Là où elle est arrosée, sa fertilité est étonnante. Ainsi par exemple autour du couvent d'Abba Gerasimos, entre Jéricho et la Mer Morte, la végétation est très luxuriante et très variée. Son climat depuis Jéricho est le même que celui de la Nubie et du Soudan. La température moyenne de l'année pour toute la vallée est de 24 degrés. Malheureusement cette fertilité est souvent menacée par les invasions des sauterelles venant de l'Arabie. Avec le miel sauvage, elles composaient la nourriture de St-Jean Baptiste.

Les eaux du Jourdain ont creusé deux lits. Le plus ancien antérieur à Abraham et à la catastrophe de Gomorrhes, qui a déterminé l'affaissement, est large de 2 klm. L'autre, le plus récent, et creusé dans le premier, a une largeur moyenne de 30 m.

Le Jourdain est très riche en poissons. On connaît la « pêche miraculeuse » de l'Évangile. Ses eaux sont jaunâtres à cause des matières terreuses qu'elles charrient, mais lorsque on les laisse se reposer, elles sont très douces et bonnes à boire. Déversées, dans la Mer Morte, — 6 millions de tonnes par 24 heures — elles s'étendent sur celles, excessivement amères et lourdes, de cette dernière et elles s'évaporent, car la Mer Morte n'a pas d'issue. Toutefois lorsque, par suite de la fonte des neiges sur l'Hermon, l'apport du Jourdain, surpasse la moyenne, le niveau de l'Asphaltite s'élève sensiblement.

Parmi les gués de la rivière le plus connu est celui où chaque année se fait le baptême des pèlerins et qui s'appelle Mahadet Hadjlé.

Les plus importants de ses affluents sont le Nahr-el-Zerka (Rivière bleue) ou Jabbek dans l'Écriture, dont les rives sont couvertes de lauriers roses, puis le Seriat-el-Ménadiré, le Yarmouk ou l'Hiéromax de Fl. Josèphe presque aussi riche en eaux que le Jourdain.

A quelques kilomètres au Nord de Jéricho, il y a un pont en fer construit par les germano-turcs pour leur expédition contre l'Égypte en 1917; il a remplacé le vieux pont en bois construit sous le sultan Hamid par l'ingénieur grec G. Frankias. Comme le Jourdain constitue actuellement la frontière entre la Palestine et la Transjordanie, les deux extrémités du pont sont occupées par des soldats de ces deux États.

Un autre pont existe plus au nord, près de Baïsan, qui sert pour le passage du chemin de fer Damas-

Mecque. L'endroit où eut lieu le baptême de Jésus s'appelait *Bethabara*, d'après Origène, Eusèbe et Jérôme ainsi que quelques documents grecs et syriaques. Il devait être à l'ouest du Jourdain mais à cause du déplacement du lit du fleuve vers l'ouest, ce lieu doit

être cherché sur la rive orientale; c'est l'opinion du savant Dominicain P. Lagrange que la carte mosaïque de Médator a confirmé. Bethabara n'a jamais été un lieu habité.

## L'ÉTOILE DES MAGES

L'Évangile selon Mathieu racontant les circonstances miraculeuses de la naissance de Jésus-Christ dit : «Jésus étant né à Bethléhem de Judée, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent : «Où est le roi des Juifs qui est né? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer». Hérode ayant appris par les anciens de la Nation que Jésus devait, d'après les prophéties, naître à Bethléhem, «appela les mages en secret et s'informa auprès d'eux exactement du temps où l'Étoile était apparue et les envoya à Bethléhem. Eux s'en allèrent et voici l'étoile qu'ils avaient vu en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés sur le lieu où était le petit enfant, elle s'y arrêta. A la vue de l'étoile ils eurent une forte grande joie.

On voit que les données de l'évangéliste rendent bien difficile de trouver une explication quelconque un peu naturelle de ce miracle. La plus ancienne hypothèse qui se trouve déjà chez les Pères Grecs, c'est que cette étoile n'était qu'un simple phénomène lumineux dans l'atmosphère, lequel n'étant pas soumis aux mouvements qui régissent le cours des étoiles pouvait avoir sa marche à lui, s'avancer, reculer, s'arrêter et s'éteindre! un évangile apocryphe raconte même que cette lumière entra dans l'étable avec les Mages et se posa sur la crèche. Ce renseignement de la source apocryphe incita les propriétaires de la Grotte de la Nativité à placer sur la petite cavité de la paroi où l'on situe la Crèche une grande plaque en argent doré et en forme d'étoile avec l'inscription «Ici de la Vierge Marie naquit Jésus-Christ»; cela date du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1853 cet ornement fut remplacé frauduleusement. Les Grecs et les Latins s'en accusèrent réciproquement et cette controverse fut une des causes de la guerre de Crimée. Comme dans ce conflit la Russie qui soutenait la thèse grecque fut battue par les alliés franco-turcs, l'étoile porte aujourd'hui son inscription en latin.

Une seconde opinion sur la nature de l'étoile soutenue par Keppler et par Ideler (*Handbuch der Chronologie*, 2, 410) ne voit dans ce phénomène ni une étoile ni une simple lumière atmosphérique mais une conjonction de planètes Jupiter et Saturne qui eut lieu l'an 747 de la fondation de Rome auquel Munter et d'autres placent la naissance de Jésus. Cette conjonction eut lieu de nouveau en 1827. Mais cette hypothèse n'est pas conforme aux données de l'évangéliste ni à la chronologie de la Naissance. Elle n'explique rien, et pour l'admettre, il faudrait supposer que la marche toute entière de cette étoile a été mal comprise, et qu'elle est mal présentée dans l'Évangile;

d'ailleurs un phénomène astronomique est vu de tout le monde et celui-ci ne l'a pas été, et d'autre part les Mages, s'ils étaient réellement de nobles Chaldéens, devaient savoir qu'il s'agissait d'une conjonction des deux grosses planètes.

Il faut donc renoncer à toute hypothèse de ce genre, et par conséquent à une troisième, celle de Michaëlis, qui voit dans l'étoile une comète dont les Mages auraient pu calculer d'une manière sûre la marche non point apparente, mais réelle, et le moment où elle se serait arrêtée, arrivée à son périhélie. C'est ingénieux, mais cette explication partage avec la précédente le défaut de faire du miracle un fait naturel qui ne se cadre pas bien avec le texte évangélique.

Il ne reste qu'à admettre une des deux solutions : ou qu'il s'agit d'un miracle et alors il n'y a rien à déduire, ou bien que ce phénomène appartient à l'ordre des signes merveilleux qui ont toujours marqué la naissance de grands hommes grâce à l'éblouissement dont leurs oeuvres ont frappé l'imagination des peuples. Toutes les mythologies abondent en exemples analogues *Tertinus non datur*.

G. L. ARVANITAKIS

## LA RUINE

*Le temple ruiné dont notre amour s'abrite  
Domine, sur les monts ardents et dévastés  
La mer qui roule et mêle en d'éternels étés  
Les marbres arrachés au rocher qu'elle effrite.*

*Mais l'écho du rivage où l'histoire est écrite,  
La gloire, et, plus vivace encor, la volupté,  
Meurent sur le sommet que les dieux ont quitté,  
Sarcophage craquant au soleil qui l'irrite.*

*Les pins autour de nous, tordus et convulsés,  
Montrent leurs troncs ouverts d'où la résine coule,  
Et le parfum des mers emplît leurs coeurs blessés.*

*L'âme du temple mort a fui, comme d'un monde,  
Et le présent exquis entre nos doigts s'écoule  
Comme le sable d'or des antiques passés.*

GASTON D'URVILLE

# NOËL A ZANTE

La fête de Noël n'a pas, chez l'Hellène, les mêmes manifestations extérieures qu'elle a dans l'Occident. Pour nous, Pâques est la grande fête par excellence. Sans chercher les raisons de cette différence, je me borne à exprimer l'opinion que l'Hellène suit les anciennes traditions du paganisme. Il a confondu la fête chrétienne avec le culte idolatrique du Printemps, si riche et si beau sous le ciel bleu de l'Hellade. Mais c'est là une autre histoire.

Voici plus de trente ans que je me trouve loin de ma belle patrie... J'espère que mes concitoyens Zantiotes n'ont pas changé leurs vieilles mœurs et coutumes. C'est là du moins ce que m'assurent les personnes qui ont le bonheur de passer les fêtes de Noël et de Pâques dans l'île aux mille parfums. Les mœurs y sont plutôt occidentales. Sept siècles de conquêtes ont passé sur l'Heptanèse; les Vénitiens à eux seuls ont occupé les Sept Iles pendant trois siècles entiers, et leur ont donné leur culture supérieure. C'est pourquoi les fêtes et les solennités dans les Iles Ioniennes ressemblent d'une manière surprenante à celles de l'Italie, bien que depuis longtemps l'influence des coutumes grecques se propage et efface le passé. D'ailleurs le progrès — est-ce toujours le progrès? — extermine partout les coutumes charmantes qui avaient une couleur si particulière et une beauté que n'ont pu remplacer les pratiques nouvelles de notre civilisation contemporaine.

\* \* \*

A Zante, donc, subsistait encore la coutume de couper la «couloura»; chose inconnue à Athènes, sauf dans les maisons zacynthiennes qui, même loin de leur île natale, n'en conservent pas moins les traditions de famille.

La confection de la «couloura» n'est pas une petite affaire. Elle exige bien de formalités. Je reviens, avec les yeux de mon âme, aux belles années de mon enfance, où je vivais heureux dans l'île qui a pris le nom d'Hyakynthos, son fondateur d'après la légende. La couloura s'entoure de tout un rituel, d'une manifestation païenne si vous voulez, reste d'une coutume qui a survécu depuis l'antiquité. J'ai passé bien des années heureuses en Italie, mais je n'y ai retrouvé nulle part la couloura comme à Zante, mais il est certain que cette coutume existait aussi autrefois en Italie. Le fait est que, pour la maîtresse de maison zantiote la confection de la couloura constitue une grave affaire, dont les préparatifs réclament du temps et de grands soins. Car dans ce gâteau et dans les pains de Noël on pétrit toute sorte d'épices choisies qui leur donnent une saveur et un parfum particuliers. Quels ingrédients n'emploie-t-on pas! De l'huile fine et abondante, du safran, des clous de girofle, de la cannelle, de la muscade, mille sortes d'ornements qui varient en quantité et en qualité suivant les moyens de la maison. Le pétrissage se fait à l'aube. Toute la famille se trouve sur pied, surtout les enfants, que ce remue ménage divertit tout particulièrement. Ensuite

les pains sont envoyés au four pour revenir peu après remplir la maison de l'arome qu'ils exhalent.

Tout cela se passe la veille de Noël; la veille au soir a lieu la cérémonie qui est, incontestablement un vestige des rites de l'antiquité.

Il y a trente-cinq ans depuis que j'ai assisté pour la dernière fois au partage de la couloura dans ma maison paternelle, et pourtant elle reste ineffaçable dans mon souvenir cette belle solennité qui rassemblait chaque famille autour du foyer, symbole de son unité.

\* \* \*

Le soir, avant de se mettre à table pour le souper, toute la famille allait à la cuisine et entourait le père, le chef qui allait présider à la cérémonie. Lui, prenait gravement dans ses mains l'immense couloura parfumée. Il la plaçait au-dessus du feu qui brûlait dans l'âtre et chaque membre de la famille l'aidait, en tenant de la main une extrémité de la couloura à la soulever au-dessus de la braise ardente. Le père droit et grave comme le prêtre d'un culte traditionnel, chantait le tropaire «Ta naissance, Jésus, notre Dieu...» en versant, à travers le trou ménagé au milieu de la couloura, du vin et de l'huile sur le feu. C'était bel et bien une libation au Dieu des Chrétiens, tout comme, il y a des siècles, à Zeus.

Ensuite la couloura était transportée dans la salle à manger, sur la table prête pour le souper et était coupée par le père en autant de morceaux qu'il y avait de membres dans la famille, plus un... Ce morceau du pauvre destiné au premier malheureux qui frapperait le lendemain à la porte de la maison. Suivait le souper. Rien que des légumes — car on observait le carême — les fameux Broccolis de Zante, de la boutargue et les mets ordinaires du maigre. Il y avait des gens qui, au moment de la libation, ouvraient les fenêtres et tiraient des coups de feu. Ces «sbara» étaient alors la manifestation ordinaire de joie et de fête, et je crains bien que cette coutume barbare ne continue encore.

Pendant que les familles sont réunies autour de la couloura, des groupes traversent les rues en chantant les «Yenna» (le chant de la naissance). Les voix sympathiques des chanteurs zantiotes, qui sont fameux pour leur harmonie, s'épanchent, d'une porte à l'autre des maisons seigneuriales, pour souhaiter «bonnes fêtes». On donne volontiers aux chanteurs une généreuse gratification «pour la bonne heure». Au temps dont je garde le souvenir (si lointain hélas!) il y avait à Zante des chanteurs célèbres tels que Laraïs et d'autres et c'était une véritable jouissance de les entendre. Une foule les suivait, une foule d'amateurs de musique, savourant le concert gratuit. Pendant que j'écris je crois entendre chanter à mes oreilles ces divines mélodies.

K.G.

# S. E. M. SOPHOCLE VENIZELOS

Ministre de la Marine

## s'adresse au Peuple Hellène

Aujourd'hui, où les rayons de la liberté commencent à se frayer une éclaircie dans le ciel grec, notre pensée à nous tous qui nous trouvons à l'étranger, est tous les jours plus près de vous. C'est vous qui représentez les martyrs de la Nation, et votre conduite sublime, tant pendant la guerre qu'après l'invasion ennemie, demeurera un exemple éternel dans l'Histoire des Nations.

Je puis vous assurer une chose, que nous qui nous sommes trouvés involontairement loin de cette épreuve nationale, ne déposerons pas les armes qu'au jour où nous aurons la satisfaction d'avoir accompli notre devoir envers vous, participant à votre libération.

Notre Marine — à la tête de laquelle j'ai l'honneur de me trouver — fidèle à ses nobles traditions, déploie tout effort possible pour se montrer digne de ceux qui, depuis environ trois mille ans, ont sans cesse gravé le chemin de l'honneur et du devoir.

La Méditerranée retentit des exploits héroïques de nos vaisseaux et quand la Victoire couronnera les armes alliées et que seront révélés les détails de la brillante activité de notre Marine, la Nation entière saluera avec reconnaissance les Officiers et les équipages, rendant un hommage dû à ceux qui se sont montrés tellement dignes des espoirs que basait sur eux la Patrie.

La Grèce qui a offert tant de sacrifices à l'autel de la Liberté durant son histoire millénaire, ne pouvait manquer à ses principes même en ce moment. Ni la faim, ni les privations, ni les exécutions, ni l'oppression ne pourront vous faire dévier de la route de votre devoir patriotique. C'est toujours en des moments de grands malheurs nationaux que l'Hellénisme s'est enhardi et donna toute la mesure de son indomptable vitalité, éléments grâce auxquels il réalisa tant de miracles à travers les siècles.

A l'heure où les Forces Armées Helléniques du Moyen Orient prennent part à la lutte alliée pour l'extermination des forces des ténèbres et de la violence, nous sommes fiers de constater combien sublime fut la conduite de notre peuple après l'invasion. Pas un instant l'âme hellénique n'a fléchi. La lutte se poursuit avec la même vigueur, dans les villes par la résistance passive, sur les montagnes par les diverses organisations armées, lesquelles peuvent être fières d'avoir déjà libéré une grande partie de notre territoire national qui est sous leur contrôle absolu.

Entre la situation actuelle et la lutte pour l'indépendance de 1821, il existe certainement des rapports consi-

dérables. Inspirons-nous de l'ardent sentiment patriotique qui animait les héros d'alors et ignorons leurs querelles et leurs dissensions intestines, ayant toujours en vue qu'avant la capitulation sans conditions de l'ennemi aucune autre pensée ne doit nous distraire de notre tâche.

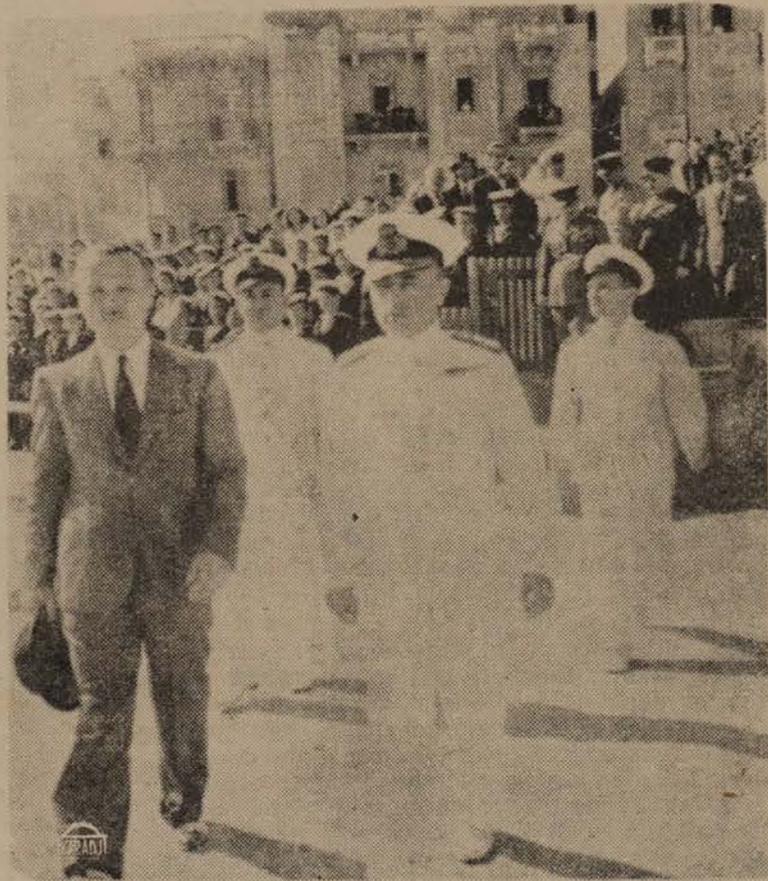
Il n'est pas permis aujourd'hui, sous le signal de la lutte libératrice, que l'on aspire à des profits politiques. La conscience commune doit condamner quiconque vise à la réalisation d'ambitions personnelles. Le moment est sacré; c'est peut-être le plus grand malheur national que notre Patrie ait subi dès le début de son existence. C'est pourquoi il faut que nous nous élevions tous et que nous soyons à la hauteur de la gravité de la lutte.

L'on ne peut admettre des revendications sur la monopolisation de la lutte nationale. Avant que le dernier soldat Allemand ait quitté le sol sacré de la Grèce, toute tendance à une prédominance politique doit être condamnée par la conscience commune. Personne n'a le droit de troubler la tranquillité du pays après la guerre.

Tous, dans un effort commun, nous interdisant toute autre pensée, nous devons nous occuper de la reconstruction des ruines, du développement des richesses naturelles de notre pays et de l'amélioration des conditions d'existence du cultivateur et de l'ouvrier, selon les conceptions sociales actuelles. Il est un besoin impérieux que l'ordre soit conservé par nos propres moyens au moment de la libération, autrement nous courrons le danger d'être responsables de nouvelles épreuves.

Nous serions dans ce cas indignes de nos morts de la campagne d'Albanie, de la Macédoine et de la Crète, indignes de nos frères que l'ennemi a massacrés, indignes enfin de l'Histoire de notre Hellade, qui est la plus belle histoire du monde.

Au peuple hellénique Souverain reviendra le droit, après la Victoire de désigner par des élections libres, ses représentants, et, par leurs entremises, le Gouvernement légal capable de le gouverner, suivant les évolutions sociales et politiques de notre époque, A la volonté du peuple nous devons tous, sans hésitation, nous soumettre.



Le Ministre de la Marine S.E. M. Sophocle Venizélos, accompagné de l'Amiral Alexandris, entrent au Stade des Ecoles Grecques lors de la fête du Drapeau.

*Lettres Néo-Grecques*

# LA COUSINE

par **A. K. TRAVLANTONIS**

(Trad. de Léon Krajeski)



A. K. TRAVLANTONIS

*Les lettres Néo-Grecques après la mort des Poètes Costis Palamas et Miltiadis Malakassis viennent d'éprouver une nouvelle perte en la personne du grand conteur Antonis Travlantonis.*

*Travlantonis qui fut un des fonctionnaires supérieurs et Président de la Commission de l'enseignement secondaire en Grèce vient de s'éteindre sans avoir le bonheur de voir sa Patrie libérée, après une carrière féconde et où il laisse un grand vide.*

*L'oeuvre littéraire de l'écrivain disparu est grande. Si elle est simple dans la pensée elle est profonde par son sens.*

*La nouvelle «La Cousine» que nous publions ci-après compte parmi les meilleurs de l'écrivain. D'autres oeuvres tels que «Croustalenia», «Apologie d'un Misanthrope», (couronné par l'Académie d'Athènes), «La Fille du Traître», «Les trois Intellectuels» etc. composent son patrimoine littéraire. Il laisse en outre plusieurs inédits dont le roman «Beau Monde Eternel».*

J'avais passé quelques journées dans un vivier de notre baie, de la baie célèbre de Missolonghi qu'en-graissèrent les carcasses arabes et dont Palamas a chanté les attractions. Je rentrais à Missolonghi. Le vent du nord-ouest gonflait à fond notre grande voile, notre barque volait sur l'écume et la vague clapotait contre notre proue peu élevée. Nous étions silencieux. Couché à plat ventre à la proue, je rafraichissais mes bras demi-nus dans la mer dont j'aspirais le souffle vivifiant. Phanis, le svelte pêcheur qui me menait à la ville, debout à la poupe, tenait dans sa vigoureuse main droite le filin de la voile, et gouvernait de la gauche et du pied la barre du gouvernail. De temps en temps, une vague haute, d'un bleu sombre, s'élançait pour nous engloutir, mais Phanis la voyait venir et d'un coup de barre spécial l'évitait, de sorte que l'écume seule inondait notre fragile embarcation et mouillait mon flanc droit.

— Tu es trempé, me disait Phanis.

— Cela ne fait rien, répondais-je sans bouger de place.

Approchant de son déclin, le soleil perdait peu à peu son éclat, de sorte que l'oeil profane de l'homme pouvait impunément le regarder en face. Là-bas, à l'horizon, les petits nuages aux contours dentelés prenaient mille teintes aux charmes multiples.

C'était l'heure des rêveries.

J'avais d'ailleurs d'autres motifs de ne pas parler. Je connaissais Phanis; c'était le meilleur chanteur de ces parages; or depuis Horace, et plus anciennement même, le silence est le meilleur moyen de provoquer la chanson du chanteur; la prière, le pire. Pourtant il gardait le silence. Il avait beaucoup changé depuis l'époque où, camarades d'école, nous jouions aux kleptés et aux barres. Il avait toujours sa physionomie éveillée et ses yeux brillants couleur de ciel, mais ses traits, autrefois raffinés, étaient devenus durs, son teint avait noirci, ses mains étaient devenues calleuses, ses membres avaient pris de l'ampleur et ses pieds s'étaient revêtus de cette peau impénétrable, spéciale

aux pêcheurs, qui leur sert de souliers, les protège contre les morsures de la bise et les ardeurs du soleil.

Il paraissait triste comme un érudit et comme un père de famille, sa bouche ne s'ouvrait que pour laisser passer un sifflement sourd qu'éteignait la forte clameur du vent nord-ouest.

Cependant peu à peu la mer triompha, le sifflement se mua en voix et la voix s'éleva en chanson. Après un «aman» (1) profond et trainant d'une voix pleine, sortie des profondeurs de la poitrine, avec force minauderies et roulades, avec des notes tantôt aiguës, tantôt basses il chanta.

*Goutte à goutte l'eau perce le marbre,  
Mais la belle qu'on ne peut pas épouser ne doit pas être aimée.*

Et, la chanson achevée, il lança un ah! ah! très passionné, non un de ces ah! habituels, sans motif, destinés seulement à combler le vide du rythme, mais un ah! spontané, sincère, poussé par un coeur endolori, et c'est pourquoi il attira mon attention.

— Tu soupîres, Phanis?

— Oui, je soupîre.

— La chanson en est la cause?

— La chanson, oui.

— T'es-tu souvenu de quelque chose?

— Oui, je me suis souvenu de quelque chose?

— Ne me la dis-tu pas?

— A quoi bon?

— Pour passer le temps.

— C'est une longue histoire.

— Combien longue?

— Autant que tu peux dire.

— D'ici à Khlarida?

1) Dans la musique orientale, l'aman constitue un ensemble de notes longues et modulées qui précède ou clôt une chanson.

2) Khalida et Galia sont deux ports sur la baie de Missolonghi.

# **SOCIETE FINANCIERE & INDUSTRIELLE D'EGYPTE**

**S. A. E. au capital de L. E. 360.000**

*Siège Social à Alexandrie, 2, Rue Fouad 1er - Usine à Kafr-El-Zayat*

La première fabrique égyptienne des produits chimiques  
pour l'agriculture et l'industrie.

## **PRODUITS :**

Superphosphates de chaux, Acide Sulfurique Commercial, Acide Sulfurique pour batteries, Acide Sulfurique B.P. pour laboratoires, Acide Chlorhydrique Commercial, Acide Chlorhydrique B.P. pour laboratoires, Ether B.P., Bisulfite de Soude, Acide Borique, Sulfate de fer, Sulfate de Cuivre, Fluosilicate de Soude, etc., etc.

POUR TOUTES INFORMATIONS S'ADRESSER :

**Au Département des Ventes au Siège de la Société**  
Téléphone 24932

**Voulez-vous de la Farine Blanche**

**AUSTRALIENNE ou AMERICAINE**

*pour les Fêtes ?*

*Adressez-vous chez*

# **Thermiotis Frères**

**8, Rue Souk el Tabakhine**

Phone 25997

**ALEXANDRIE**

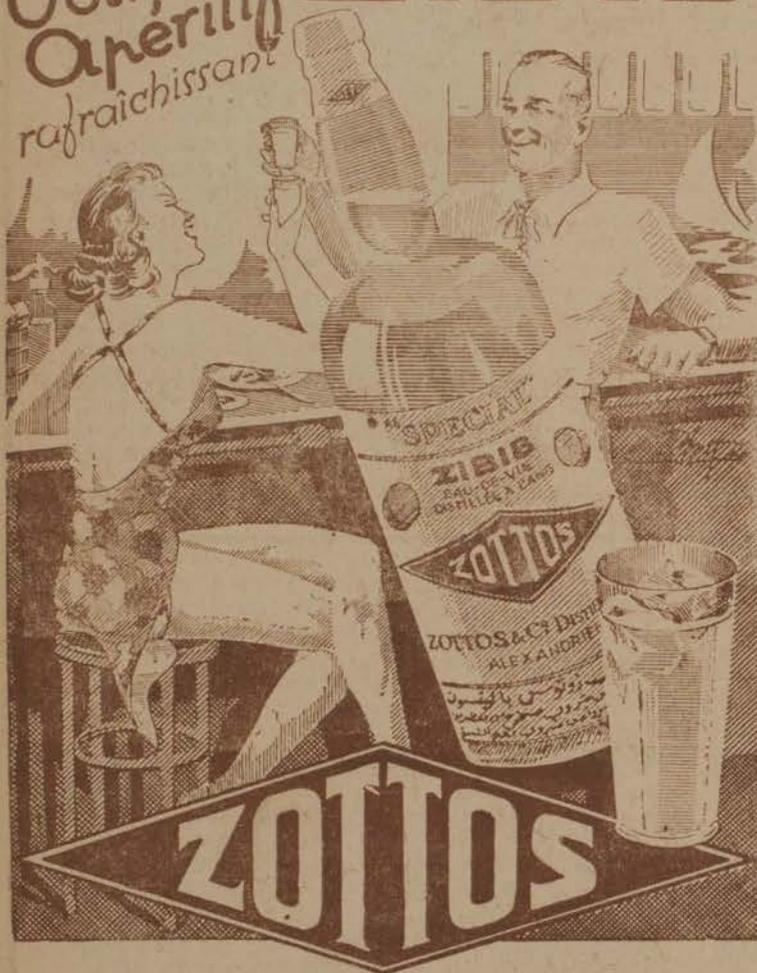
**47, Rue Kasr el Nil**

Phone 53606

**LE CAIRE**

Votre  
 Apéritif  
 rafraîchissant

**ZIBIB**



**ZOTTOS**

• Pour votre santé....

**“ANTHOSMIAS”**

**VIEUX MUSCAT DE SAMOS**

Recommandé aux convalescents et aux faibles, comme tonique reconstituant et digestif.

On peut offrir l'“Anthosmias” à la place des liqueurs, qui manquent. Les amis et invités en profiteront.

\*\*\*

**C'EST UN VIN SUPÉRIEUR  
 APPRÉCIÉ POUR SON AROME  
 NATUREL ET SON GOÛT  
 EXQUIS.**

1895	P.T.	100
1905	„	80
1912	„	60

Un petit stock à liquider

Seul Dépositaire : **J. L. ANGELOGLOU**  
 TEL. 42532

R. C. 372

- Plus longue.
- Jusqu'à Galia (2)?
- Plus encore.

— Encore mieux alors. Nous loferons jusqu'à Aitoliko (3) et nous tirerons des bordées au gré du vent avec le lever de la lune, eh!

— Quelle idée! profitons du coup de vent qui nous favorise, parce que sous peu il mollira et, si la brise de nuit ne se levait pas, nous serions obligés de pousser à la gaule. Le bavardage ne sert à rien.

— Tu me fais languir davantage, Phanis.

Eh bien! puisque tu le veux, je vais te dire toute ma vie, même au risque de tirer des bordées.

— Bravo, car il me semble étrange de te retrouver pêcheur, toi qui étais un excellent élève jusqu'à la première du Gymnase; tu avais aussi un oncle qui était à son aise et qui devait, disait-on se charger de tes études. Comment se fait-il que tu aies quitté l'école et que tu sois devenu pêcheur?

— Tu as raison, tu ne sais pas et ce n'est pas de ta faute. Oui, mon oncle avait du bien et voulait me faire étudier, mais la chanson que tu viens d'entendre a tout bouleversé. Je suis maintenant domestique de vivier, nuit et jour sur mer, en barque; pluie, froid, tempête, chaleur, août, soleil brûlant, je me bats avec la mer et personne ne m'estime. «Sale pêcheur», «koutlas» (4), «pélikan» (5), voilà les surnoms qu'on me donne. Mais tout n'est qu'une question de chance, que faire? Et s'il y avait eu un autre élève que moi, tu t'en souviendrais, et cela malgré toute notre pauvreté d'alors, parce que nous étions brouillés avec mon oncle, Capetan Zafiry. Ma défunte mère — Dieu lui pardonne! — était une femme un peu bizarre. A la mort de mon père, elle s'imagina que mon oncle nous causa du tort parce que mon père était avec lui locataire du vivier de Skinia et avait huit parts dans le «kist» (6). J'ignore ce que mon oncle a fait, mais s'il nous a fait du tort, puisse-t-il le payer un jour! Ma mère ne voulut plus le connaître; elle resta dix ans sans même lui dire bonjour. Le jour où elle mourut, il vint pour la réconciliation. Alors qu'elle agonisait déjà, elle se rappela de lui dire: «Tu m'as fait du tort, Zafiry, mais que Dieu te le pardonne!»

«Voilà pourquoi, pendant mon enfance, je n'ai jamais mis les pieds dans la maison de mon oncle jusqu'à l'année où je passai les examens de la première du Gymnase avec, si tu t'en souviens, la note «plus que parfait», ce qui me valut des compliments, des félicitations et beaucoup d'autres amabilités. Le directeur du Gymnase était alors, si tu ne l'as pas oublié, défunt Dimitriadis. Connaissant notre brouille et sachant que ma mère n'avait pas les moyens pour me faire continuer mes études, il se fit accompagner par Orfanidès, le professeur de mathématiques — ah! le cher homme vraiment! le noble cœur! jamais ne n'ai vu et jamais je ne verrai une telle sainte âme! Puisse-t-elle être heureuse n'importe où elle se trouve! Il l'avait choisi parce qu'étais calé en mathématiques. Ils allèrent tous deux trouver mon oncle, lui prirent les mains et le félicitèrent.

« — Capetan Zafiry, lui dirent-ils, tu as un neveu superbe, que Dieu te le conserve! Nous qui lui sommes étrangers, nous l'admirons. Puissiez-vous, et sa mère, en jouir! Mais prenez bien garde de ne pas le faire étudier, ce serait un crime.

« Ils ajoutèrent beaucoup d'autres choses semblables, autant que tu en veux, de celles que vous savez dire, vous autres les lettrés, quand vous voulez flatter quelqu'un. Pour ne pas t'en dire trop long, ils s'en prirent à son amour-propre, si bien, que, de retour chez lui, il en parla à ma tante, brave femme elle aussi. Ils n'avaient pas d'enfant mâle; ils discutèrent et tombèrent d'accord. Mon oncle me rencontra

dans la rue — je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui — en face de Saint-Spiridion, sous la cellule habitée par le diacre Anthimos (7), et comme midi approchait, nous nous retirâmes sous la trielle. Il prit ma main, sa voix tremblait et il vait peine à retenir ses larmes.

« — Phanis, me dit-il, mon cher Phanis, tu es le fils de mon frère et mon cœur souffre pour toi; le sang ne se transforme pas en eau, mon enfant. Viens à la maison pour que nous t'aimions, nous aussi, comme tout le monde t'aime, et que ta mère, pour le bien qu'elle nous veut... que saint Spiridion lui pardonne.

« Il se tourna vers l'église et se signa.

« Je portai les mains à mes yeux et me mis à pleurer. J'étais un enfant, vois-tu; j'avais de seize à dix-sept ans. Me prenant par la main il m'emmena chez lui. La maison était toute neuve et sentait encore la peinture. Mon cœur battait fort parce que je savais tout ce que ma mère avait dit de ma tante, la pauvre, qui avait pourtant une âme aimante et qui m'attendait au bas de l'escalier, les bras ouverts. Elle m'embrassa en croix (8) les larmes aux yeux. Ils me prirent au salon et me firent asseoir sur le canapé.

« Ma tante et moi nous pleurions, mon oncle faisait des efforts pour garder son sang-froid.

« — Evgeniki, dit-il à ma tante, trêve maintenant. Ce que nous avons dit, eau et sel, passé, oublié, comme dit le proverbe.

« Ace moment (à cet endroit de son récit Phanis baissa les yeux et la voix), à ce moment ma cousine se précipita dans le salon.

« — Neno? (9)

« Enfant unique de mon oncle, elle avait alors, comme moi, dans les seize ans, en pleine croissance, presque une femme. Je ne l'avais plus vue depuis des années, depuis le temps où, à la mort de mon père, la discorde avait commencé. Si je la rencontrais, je changerais de chemin parce que ma mère se faisait du mauvais sang, de crainte que je lui dise bonjour et qu'ils m'ensorcellent: bavardages de femmes. Je savais pourtant qu'elle était jolie. Tu te rappelles le temps où elle allait encore à l'école et où tous les garçons perdaient la tête pour elle. Dans la suite, lorsque resta enfermée à la maison (10), il n'y eut pas d'étranger, officier, juge, banquier, gommeux, qui n'en devint amoureux. Sa rue était aussi fréquentée qu'un marché. Si elle se mettait au balcon, la foule accourait; le voisinage du bureau de poste servait de prétexte. Il pouvait y avoir d'autres jolies filles, mais aucune ne faisait perdre la tête aux hommes comme Neno. Je me souviens que les petits enfants eux-mêmes en parlaient entre eux. Dans les premiers temps, quand j'entendais tout ce qu'on en disait, je le considérais comme une insulte et je m'en prenais aux bavards. Il se peut que tu te rappelles mes querelles avec le fils de notre président d'alors, avec le fils de Capetan Sava, avec Yanni Avdelopoulos, et avec beaucoup d'autres. Puis, l'ayant appris, ma mère se fâcha contre moi.

« — Mon fils, est-tu devenu idiot ou fou, me dit-elle, de t'en faire pour cette salâté qui, pour tout le bien qu'elle nous veut, puisse-t-elle en trouver autant dans sa maison? Ne t'abaisse pas à dire que cette... tu comprends ce que je veux dire, est ta cousine. Est-ce pour le profil que nous avons eu de ton oncle, le maudit, le damné, que tu la défends!

« Et ma mère se mit à répéter les siennes...

« Je me repentis moi aussi et me dis: «Si son père

7) Personnage historique. Il prit part à la guerre de l'indépendance et laissa des chants religieux encore en usage.

8) Sur le front, le menton et les deux joues, de façon à simuler le signe de la croix. Baiser de protection, d'adoption.

9) Diminutif de «Heleni» spécial à Missolonghi.

10) A l'époque où cette histoire est supposée se passer, les jeunes filles, arrivées à l'âge nubile, devaient rester chez elles et ne sortir qu'accompagnées.

3) Petite île reliée à la terre ferme par deux ponts.

4) Le «koutlas» est un poisson qui passe pour stupide.

5) La croyance populaire veut que le pélican passe toute la journée au soleil.

6) Location en société d'un vivier.

et sa mère ne s'en préoccupent pas, pourquoi prendre sur moi ce soin?» Et, dans la suite, au fur et à mesure que je grandissais, en entendant ma mère et les autres dire qu'elle provoquait et affolait les jeunes gens, j'en vins non seulement à ne plus m'en soucier, mais même à être presque content quand j'entendais parler contre elle.

« Les uns lui faisaient des chansons, d'autres des poèmes, d'autres pleuraient à cause d'elle. Ils parlaient de ses yeux noirs, de leur douceur, de ses sourcils bien dessinés, de sa bouche ronde comme une bague, de sa taille mince, de sa démarche, des airs qu'elle se donnait, qu'on aurait dit qu'elle venait de Paris et non qu'elle était la fille d'un pêcheur.

« Mais plus que tout c'est de son talent de chanteuse qu'ils parlaient: le mort ressuscitait, disaient-ils, le rossignol ne l'égalait pas. Une véritable sirène. Qu'était Koula? Qu'était Batarghias? (11)

« Ils disaient d'autres, beaucoup d'autres choses, et moi je les entendais sans sourciller, car, apprends-le de moi, l'enfant est un être sans amour-propre.

« Dès que je la vis entrer en sautillant, riant et pleurant à la fois, qu'elle prit mes deux mains, qu'elle me caressa, qu'elle s'assit à mes côtés, qu'elle me regarda avec ses yeux malicieux quoique remplis de larmes, j'éprouvai tout d'abord un haut-le-cœur, me rappelait tout ce que j'avais entendu dire contre elle, me sentis pris de l'envie de la repousser, mais ses larmes eurent raison de moi, je baissai la tête et me mis à pleurer au point d'en avoir le hoquet. Elle chercha à me consoler, me caressa la tête, m'étreignit, m'arracha les mains des yeux, et me dit tant de douces paroles, me lémoigna tant d'affection, me regarda d'un tel regard, me prodigua tant de câlineries que mes larmes redoublèrent.

« — Cesse, mon cher Phanis, me dit-elle, cesse, mon petit frère, tu es le seul que nous ayons pour honorer notre nom, le monde t'aime et nous aussi qui t'avons de notre sang. Allons voyons, ne fais pas comme un enfant; regarde combien nous t'aimons tous; pour moi, tu m'es aussi précieux que mes yeux, mon cher Phanis, quand je te voyais passer, mon cœur palpitait et je me disais que, moi aussi, je possède quelque chose en ce monde. Ne te chagrine pas, mon Phanis, n'endoloris pas mon cœur; regarde-moi, moi ta petite cousine, moi qui t'aimerai toujours.

« Et beaucoup d'autres choses semblables que je ne puis pas répéter comme elle les disait, elle, de sa voix si douce, en me regardant avec des yeux qui se pâmaient.

« On m'offrit des douceurs, des cadeaux, des gimblettes, on voulut même me garder, mais je pensait à ma mère et je partis.

« La pauvre, qui sait ce qu'elle me dirait pour être allé chez mon oncle sans le lui avoir demandé. Mais Dieu l'éclaira et elle le prit du bon côté. Elle versa quelques larmes, se plaignit de sa pauvreté, se rappela mon défunt père, mais se réjouit de mes succès aux examens et fut consolée. Elle alla devant l'icône de la Vierge, fit de nombreux signes de croix, des genuflexions, puis me renvoya chez mon oncle lui porter un panier de sel blanc, la fine fleur du sel que j'avais ramassée de mes mains pendant l'été. Quand à elle, elle ne retourna plus jamais chez lui; jusqu'à sa mort elle persista dans son attitude. J'étais dorénavant de la famille; Phanis par-ci, Phanis par-là; j'y prenais mes repas, je sortais à la promenade avec Neno; nous allions, la nuit, en barque et nous chantions ensemble, nos voix s'accordaient si bien. La voix, vois-tu, nous la tenons un peu par héritage, car, en leur temps, mon oncle et défunt mon père se firent un nom comme chanteurs et joueurs de «bouzouki» (12) Et plus je connaissais ma cousine, plus je me révol-

tais contre les mauvais propos qu'on disait sur elle, plus je me fâchais contre moi-même et plus je me repentai d'avoir permis qu'on déchirât à coups de langue ma cousine germaine. Aussi, quelques jours après lorsque nous allâmes recevoir nos certificats, si tu te rappelles, de mains de Barba Constantin Altimi qui était alors surveillant, le fils du président se permit de dire certaines choses — nous étions assis sous le clocher — je le saisis par le cou et on ne réussit pas à me faire lâcher de sitôt. Le président vint alors et terre pour me faire emprisonner, mais Tricoupis était aux affaires et nous pûmes nous en tirer. Depuis lors, tous jurèrent par la croix et l'icône de ne plus rien dire devant moi.

« En entendant ce qui s'était passé, Neno fit mine de me gronder.

« — Quoi? dit-elle, allons-nous prendre des chiffons pour boucher la bouche des gens? Chacun est maître de sa langue.

« Je compris néanmoins que cette affaire avait été assez de son goût, parce que le fils du président était répugnant et avait un nez comme la barre de mon gouvernail.

« Pour ne pas être trop bavard — je vois que plus cela va, plus le vent du nord-ouest renforce — peu de jours après, mon oncle, qui était au vivier, nous envoya dire de l'y rejoindre, si nous le voulions, parce qu'ils allaient commencer le «tzenia» (13) et que le temps était favorable. On faisait alors de la boultargue en grande quantité, ce à quoi les pêcheurs s'enrichissaient. Il envoya à plusieurs reprises le garçon du vivier — ce que je suis aujourd'hui — et ma tante et Neno décidèrent d'y aller; elle me persuadèrent aussi de les accompagner, car il n'était pas difficile de me persuader. Je le dis à ma mère, qui m'accorda la permission. Décidés à y aller tous trois ensemble, ma tante, Neno et moi, nous convinmes qu'il valait mieux se mettre en route à dix heures de nuit et arriver vers une heure à Skinia, le vivier que mon oncle avait alors en location.

« Je ne puis pas te dire si cette soirée-là marqua le commencement de mon malheur ou celui de l'unique joie de ma vie. Il me sembla alors que c'était de la joie; aujourd'hui je ne sais plus.

« Je revêtis quelques vêtements en lin plus usés, me coiffai d'un chapeau de paille, passai la chemise de soie que Neno m'avait donnée en cadeau. Elle me la boutonna elle-même, arrangea ma cravate, posa mon chapeau un peu de travers sur ma tête et me dit:

« — Voilà! maintenant tu es un ange.

« Ce mot «ange», elle le prononça plus bas, d'une voix qui me fit frissonner de mon premier mais non de mon dernier frisson. Hélas! pourquoi est-ce que je le raconte?

« Il n'y avait pas de lune; elle était à son dernier quartier et ne se montrait que vers minuit. Nous nous engageâmes sous la première voûte au moment où la Pléiade se détachait du mont Varasova. Fraîcheur, clarté des étoiles, calme, nous avançons à la gaulle. Ma tante se mit au fond de la barque, s'enveloppa dans son châle et peu après s'endormit. Le gamin était à la poupe et tout en poussant chantait:

*Fils unique, j'agonise à la poupe du voilier.*

« Tu l'as certainement entendue, cette chanson qui dit que le voilier s'arrêta et que le capitaine demanda: «Qui a donc soupiré pour que le voilier se soit arrêté?» (14).

« Etendus à plat ventre à la proue, collés l'un contre l'autre, car l'emplacement était étroit, Neno et moi nous regardions la mer et les étoiles qui se miraient dans ses profondeurs. Elle était vêtue avec simplicité, si ce n'est qu'à sa taille, qui était comme un anneau, elle avait une ceinture en cuir verni.

« Apprend maintenant de moi qui en ai fait l'expérience: jamais, jamais, entends-tu, jamais, il ne faut

11) Koula était une chanteuse d'un certain renom tandis que Batarghias avait acquis dans toute la Grèce une telle réputation que deux des plus grands poètes, Palamas et Malacassis, lui consacrèrent deux poèmes classiquement célèbres.

12) Mandoline spéciale au pays.

13) «Tzenia», façon dont les pêcheurs de Missolonghi attrapent les «Bafés», poissons qui donnent l'aboutargue.

14) Chanson très connue.

laisser seuls un garçon de seize ans et une jeune fille qui n'en a pas davantage, à la proue d'une barque à regarder les étoiles et la mer, quand même ils seraient cousins germains. Ah! personne, non, personne n'était plus moral et ne craignait plus le Seigneur que moi, et pourtant, sans une mauvaise pensée en tête, sans bien comprendre pourquoi, je trouvais un grand et mystérieux plaisir à la fraîcheur de la nuit et à la chaleur de son corps qui me frôlait. Et nous bavardions, nous bavardions, tantôt à voix haute, tantôt à voix basse; tantôt, sans que l'un le laissât voir à l'autre, nous nous retournions pour voir si on nous regardait; tantôt notre voix était rauque, tantôt tout à fait prise, la mienne du moins, parce qu'elle me paraissait plus libre; parfois elle me rallait, parfois elle me traitait en enfant.

« De quoi avons-nous parlé tout ce temps-là? Deux heures après je ne me souvenais plus de rien; je me rappelais seulement que tout ce qu'elle me disait m'allait droit au cœur, que jamais je n'avais eu une telle conversation, que cette conversation était le paradis, que Neno était le monde. Tout ce qui jusqu'ici m'avait paru avoir une certaine valeur: gymnases, professeurs, leçons, bonnes notes, félicitations, n'en avait aucune, de véritables niaiseries. La seule vraie vie était celle-ci: à la proue de la barque, avec elle, à regarder ensemble les étoiles dans la mer.

« Parfois le bachot raclait quelque fond, les «Korianoi», comme nous les appelons, ou bien heurtait quelque pieu, alors Neno et moi nous tendions les mains pour éviter le choc qui la faisait choir sur moi et m'obligeait à me reculer un peu vers le bord où je me mouillais.

« — Mais pourquoi vas-tu contre le bord? me demandait-elle. Regarde, tu est tout mouillé.

« Elle prenait son mouchoir et m'essuyait. Nous passâmes sous l'autre arche, l'étroite, celle qui est près des bains. Là, l'obscurité est réellement terrible; si quelqu'un parle ou si la barque racle les parois, il se produit un bruit tel que l'homme non prévenu s'effraie pour de bon. Mais pourquoi Neno, qui avait passé par là mille fois, s'effrayait-elle tellement en cette occasion?

« — Oh me dit-elle, j'ai peur, mon cher Phanis, en m'étreignant de ses deux mains.

« Je la saisis, moi aussi, par la taille et lui recommandai:

« — N'aie pas peur; tais-toi. Je suis là.

« Mon cœur battait tellement fort qu'elle l'entendit, car dans la suite elle me dit sur un ton de taquinerie que j'avais eu peur, moi aussi. Mais ce n'était pas la peur. Ah! que n'était-ce la peur?

« Et de nouveau je ne me mis en tête aucune mauvaise idée; j'étais un enfant très innocent.»

« Pour ne pas allonger mon récit, je te dirai que nous arrivâmes au petit Vassiladi alors que la lune ne s'était pas encore levée.

« Il se peut que tu te sois, toi aussi, trouvé en mer par une nuit sans lune et que tu aies remarqué comme de petits feux aux endroits où il y a beaucoup d'algues; ce sont comme de minuscules animaux, comment te le faire comprendre? Comme les vers luisants dans les champs. Ils leur sont pareils, mais plus petits, plus nombreux, des millions, surtout là, près de Vassiladi, où la mer, au fond, a comme une prairie d'herbes. On dirait que sous la surface il y a une seconde mer lumineuse, plus dans certains endroits, moins dans d'autres, comme lorsque, dans l'obscurité, tu frottes des allumettes et qu tu vois briller ta main, ou le mur, ou la boîte sur laquelle tu l'as frottée, mais plus brillante. C'est un spectacle vraiment curieux et beau à voir. C'était la première fois que nous le voyions et nous en fûmes étonnés, Neno surtout, au point que, ainsi que font les jeunes filles, elle se mit à crier; mais comme ma tante était dans son premier sommeil, elle n'en fut pas réveillée. Je plongeai la main et retirai de la mer quelques algues couvertes de ces brillants animacules pour que Neno pût les voir de près, mais elle me dit: «J'en prendrai moi

aussi», et, retroussant sa manche jusqu'au coude, elle plongea sa main.

« A ce moment, la lune parut, le ciel s'éclaira tout d'abord, puis la lune se montra toute rouge, comme honteuse, telle une faux penchée sur son côté, et lança un faible rayon qui de Varassova vint jusqu'à Vassiladi où nous étions. Nous la regardâmes en poussant une exclamation. Le petit pêcheur la regarda aussi et dit: «Lorsque la lune est penchée, debout, marins! Nous aurons un fort coup de vent.»

« Neno la regarda pendant un certain temps, puis, sans retirer sa main de la mer, elle se mit à chanter:

*O ma lune toute pâle, comme tu es heureuse,  
Puisque, comme moi, tu vois visage aimé.  
Souffle, mon petit vent du nord,  
Souffle sur moi et sur mon amour.*

« Tu ne sais pas, toi, ce qu'au milieu de la mer est la chanson chantée par une telle voix, une telle bouche, à cette heure, dans la solitude éclairée par la lune.

« Je me mis aussi à chanter:

*L'étoile combat l'étoile et la Pléiade l'Occident.  
Maudite soit l'âme qui voudrait nous séparer!  
Cette douleur du cœur, à quoi ressemble-t-elle donc?  
Si elle n'est pas l'amour, qu'est-elle donc alors?  
Tourne-toi, regarde le ciel, et si tu vois une étoile noire  
Alors seulement crois que je te renierai, mon pigeon  
[chéri.*

« Nous chantâmes, nous chantâmes, et plus nous chantions, plus notre cœur se fondait, plus nous perdions la tête, plus nous oubliions le terrible fossé qui nous séparait.

« Lentement, lentement, la lune montait, perdait sa rougeur, éclairait plus brillamment la baie; notre bachot avançait dans l'étroite bande éclairée qu'elle dessinait; nos mains continuaient à pendre dans l'eau; nos yeux pâmés regardaient la mer et la lune; nos corps s'étaient paralysés à un certain moment, nos mains se rencontrèrent sous l'eau, se touchèrent, ne se retirèrent pas, se prirent, se serrèrent. La chanson cessa. Ses yeux rencontrèrent les miens; ils avaient un éclat d'espèce différente, une douceur plaintive, un enfer fleuri. Nous restions silencieux. Peu après, elle ouvrit la bouche lentement, lentement, sa lèvre inférieure tremblait, elle me dit:

« — Que souhaiterais-tu maintenant, Phanis?

« — Rien.

« — Moi aussi, rien.

« Oh! que ne nous étions-nous pas noyés dans l'«avlemona» (15)! Pourquoi le ciel n'était-il pas tombé pour nous écraser? Pourquoi un éclair ne nous a-t-il pas brûlés, au moment effroyable où, sous le flot, entre nos mains nues et entrelacées, s'était accompli le crime épouvantable de l'amour entre deux cousins germains.

« Mais alors nous ne pensions pas à cela; le péché, l'enfer, le crime étaient loin de notre pensée; nous ne pensions à rien. Y avait-il ou non un monde? Vivions-nous ou ne vivions-nous pas? Dieu nous voyait-il? Notre vie s'écoulait-elle?

« Ah! depuis lors j'ai été abreuvé de beaucoup de poisons: j'ai payé de mon malheur cette minute-là, Dieu a lourdement puni mon péché: ma mère est morte, je suis devenu domestique, j'ai perdu mon sommeil, ma quiétude, mon âme. Et cependant, si je dois souffrir d'autres tourments encore, si la mer doit m'avaler, si les poissons doivent me mettre en pièces, si je dois être damné pour l'éternité au feu et à la colère de Dieu, j'aurai quand même payé bon marché cette minute-là.

15) Les eaux de la baie, très peu profondes, ne livrent passage qu'aux barques à fond plat. Pour la navigation des embarcations plus grandes, on a creusé une sorte de chenal qui porte le nom de «avlemona».

« Pendant ce temps, sans nous en rendre compte, nous doublâmes Aï Sosti, passâmes Komma et arrivâmes à Skinia.

« — Attention, dit l'enfant, nous accostons.

« La barque se traina sur les algues.

« Il était minuit passé; les pêcheurs, réveillés, péchaient déjà, le reflux ayant commencé. Nous trouvâmes debout le patron, qui se réjouit beaucoup en nous voyant; il nous salua cordialement et me dit:

« — Phanis, si tu n'étais pas venu, j'en aurais été fâché.

« — Qui le lui aurait permis? dit ma tante.

« — Et quel plaisir aurions-nous sans Phanis? ajouta Neno.

« Nous sautâmes sur la plage. Un pêcheur se chargea de nous et nous conduisit aux cabanes. J'avais complètement perdu la tête et ne savais plus ce que je disais; elle, elle avait gardé davantage son sang-froid, elle me prit par le bras parce que je buttais contre les roseaux et nous allâmes aux cabanes. Ma tante, ayant sommeil, étendit les matelas et se coucha.

« — Neno, dit-elle, occupe-toi de Phanis. Qu'on lui dresse un lit dans la grande «pelada» (16), mais qu'on ferme bien la porte pour qu'il ne prenne pas froid; qu'on allume aussi une petite lanterne. Dis à Pandeli de prendre dans la grande cabane deux ou trois couvertures, et bonne nuit, parce que mes yeux se ferment.

« Je m'en allai de nouveau comme un perdu, sans souhaiter bonne nuit et, accompagnés du pêcheur, nous nous rendîmes à la pelada. Bien que comprenant la nécessité de dire quelque chose, je restai coi. Neno s'approcha et donna ses instructions.

« — Laisse la fenêtre ouverte, me dit-elle. Là, cette pelada est la mienn, je l'ai eue déjà l'année dernière. Dis donc, Pandeli, la belle de nuit y est-elle toujours?

« — Si elle y est? Certainement, et elle a une quantité de fleurs. Tu la verras demain matin.

« Dans ma pelada il y avait une couverture, un traversin dur et un fusil de chasse à deux coups.

« — A qui est ce fusil, demandai-je à Pandeli pour dire quelque chose?

—« Au Patron.

« — Demain, j'irai à la chasse. Y a-t-il des lapins ici?

« — Tu le demandes? Des masses. Il suffit d'avoir un chien.

« — N'importe, dis-je stupidement.

« Ils firent mon lit, attachèrent avec une paille tressée une couverture à la porte, suspendirent la petite lanterne, me souhaitèrent bonne nuit et s'en allèrent, Pandeli à la pêche, Neno à sa pelada pour dormir.

« Et s'en allant, elle chanta avec douceur et à voix basse:

*Oh! mon Dieu, que ne suis-je son sommeil?*

*Que ne suis-je son rêve?*

*Que ne suis-je le traversin*

*Près de sa joue?*

« Et elle ajouta son refrain préféré:

*Souffle, mon doux vent du nord,*

*Berce celui que j'aime.*

« Avec un roseau, je relevai la fenêtre de ma pelada, me tins là pour rafraîchir ma poitrine et ma tête qui brûlaient. Les pêcheurs s'embarquèrent un à un dans les bachots et partirent. Neno entra dans sa pelada et ferma sa fenêtre. Je l'entendis pendant quelque temps remuer. Elle récita son pater noster et s'endormit, à ce qu'il paraît.

« Je décidai alors de me coucher, me déshabillai, m'agenouillai du côté de l'Orient et vis, suspendue à un roseau, une petite icône en argent de la Vierge Broussolitza (17)—vénérons en son nom!—et ma bouche récita la prière habituelle, celle que, tout enfant,

ma mère m'avait apprise, lorsqu'elle me faisait agenouiller sur mon lit et me croisait les mains. Je la terminai comme toujours: « Oh! mon Dieu, gardez tous les chrétiens et moi aussi », mais cette fois mon cœur ajouta: « Et Neno ».

« Soudain la petite lanterne qu'on avait sans doute allumée de bonne heure rougit, pétilla et s'éteignit; je restai dans une complète obscurité. Les pêcheurs étaient partis; je me retournai sur le dur traversin pour m'endormir mais mon cœur commença à battre et mon péché se dressa pour me ronger.

« Qu'ai-je fait? qu'ai-je, ce soir, demandé-je à Dieu dans ma prière? Pourquoi n'ai-je pas également prié pour ma tante et mon oncle?

« J'étais un enfant très pieux, j'allais régulièrement à l'église, je lisais toutes les litanies des Saints que papa Montis donnait à ma mère. Jusqu'ici, je n'ajoutais pas foi à tout, mais, à cette minute, tout ce qui s'était passé me revint à l'esprit comme s'il voulait m'étouffer.

« — Ce n'était pas, me dis-je, un amour innocent que j'avais dans mon cœur pour ma cousine germaine; s'il était innocent, pourquoi dans la barque parlions-nous tout bas? pourquoi frissonnais-je lorsqu'elle me touchait? pourquoi, puisque je me trouvais dans l'obscurité, n'allais-je pas lui demander des allumettes? pourquoi tremblais-je à l'idée qu'elle était à côté de moi? pourquoi tendais-je l'oreille à tout mouvement qu'elle faisait? chaque fois qu'elle se retournait sur son matelas?

« La nuit, la solitude, la tranquillité, l'éternel plafard du flot sur la plage grandissaient ma faute; je me rappelai la Brochure de la Vierge (18), le lac fétide dans lequel seront plongés les incestueux, le fleuve de feu profond de mille brasses et haut de mille pour les âmes damnées qui ne réussissent pas à dire « mea culpa » devant le créateur, les escabeaux de feu sur lesquels seront assis les libertins, la malédiction de Dieu, la commisération de la Vierge. Il me semblait que je l'entendais demander:

« — Qui sont ceux-ci et quel est leur péché?

« — Ce sont les incestueux qui ont péché avec leurs cousines germaines, et c'est pourquoi ils sont damnés.

« Et je tremblais comme si j'étais déjà en enfer.

« Je me rappelais un très prodigieux miracle que j'avais lu au sujet d'un qui aima « sa cousine, ce pour quoi Dieu le transforma en diable », et je me tâtais la tête et le corps pour voir s'il ne me poussait pas une queue et des cornes.

« Tu ris? J'aurais voulu te voir à l'âge que j'avais alors, assidu à l'église, craignant de prononcer un mot défendu, jeûnant chaque mercredi, tombant ensuite brusquement dans un péché sans rémission, que tu te trouves dans l'obscurité, seul et couché au-dessus de la mer!

« Mon cœur battait avec la violence du tonnerre, je me tournais et me retournais sur le matelas, m'agenouillais, pleurais, me jetais sur le traversin et le mordais, me frappais, me tirais les cheveux. Et lorsque, exténué, je tournais mon pauvre corps dans l'espoir de trouver une minute de tranquillité, les punaises, les puces, les mille pattes se précipitaient en masse pour me dévorer et me rappeler les inexorables serpents qui, dans l'autre monde, mettraient en pièces mon corps coupable. Je transpirais et j'avais froid, mes yeux brûlaient et je ne pouvais pas les fermer; j'ouvrais et je fermais la fenêtre; je l'entendais, elle aussi, se tourner et se retourner, tousser, soupirer et mon cœur en souffrait.

« Maudite l'heure à laquelle nous nous réconciliâmes avec mon oncle! maudits aussi le « plus que parfait » que j'eus à mes examens et le directeur du gymnase qui me recommanda comme il le fit!

16) Petite cabane bâtie sur pilotis, soit dans la mer, soit même sur la plage.

17) La Vierge du monastère de Broussilios.

18) Brochure connue qui contient le récit de la descente de la Vierge aux enfers, où elle s'intéresse au sort des damnés, ainsi que l'auteur le dit ci-dessous.

**PASSEZ**  
**LE REVEILLON DE NOEL**  
**ET DU JOUR DE L'AN**

dans l'atmosphère toujours joyeuse et gaie

du  
**Restaurant KURSAAL**

Rue Elfi Bey

Avec le concours du fameux Orchestre - Jazz D'AMBRA

---

**Retenez vos tables à l'avance**

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

**LEBON & Cie.**

53, AVENUE FOUAD 1er. - LE CAIRE

---

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

---

Appareillage en tous genres Gaz & Electricité

Cokes Calibres - Brai (Pitch)

Goudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphtaline

№

1

PAPASTRATOS

*Cigarettes made of  
mild tobaccos, of  
the "Agrinion" type*

22 cigarettes P.T. 6½



CIGARETTES PAPASTRATOS

"A DELIGHTFUL REMINDER OF GREECE"

«Oh! quelle nuit! Mais ce ne fut pas la seule que je passai de la sorte et pour le même motif.

«Enfin, vers l'aube, le vent du nord se leva; ma fenêtre était restée ouverte et je gelai, mais ce froid me procura un peu de tranquillité. Je fermai la fenêtre, m'enveloppai dans ma couverture et le sommeil me gagna. Les rêves que je fis n'étaient que les pensées qui m'avaient tourmenté avant que je m'endorme, mais un peu plus calmes, un peu plus douces. Il me sembla qu'on m'égorgeait mais que je n'en souffrais pas, qu'on me brûlait mais que j'en éprouvais du plaisir. Je ne sais pas ce qui me réveilla à moitié. Par la fenêtre entra une douce lumière rougeâtre qui reflétait sur les roseaux une teinte rouge-or.

«Que veux-tu? le sommeil est une grande chose. Maintenant tout me paraissait plus calme, plus simple, plus gai. Je riais des cruelles visions de la nuit; je m'étonnais de les avoir prises au sérieux. En somme, quel mal avais-je fait? J'avais pris tout simplement la main de ma cousine, et était-ce là ce qui me faisait souffrir à ce point? «Allons donc, me disais-je, tu es très stupide de te tourmenter pour cela.» Peu après, je ne ressentis plus qu'une douceur, tranquillisé par l'espérance que notre séjour au vivier serait agréable, grâce à notre gaieté, nos chansons, nos jeux innocents. Mon cœur battait avec plus de calme. Je fixai les yeux sur un rayon de clarté qui filtrait par le toit; je m'efforçai à deviner l'heure qu'il pouvait être et les raisons du silence qui m'entourait lorsque j'entendis un chant tellement doux que je demeurai immobile, comme ensorcelé. C'était Neno: réveillée, elle chantait la chanson alors fameuse du chasseur:

*Réveille-toi, ne dors plus,  
Mon cher canari.  
Tu le connais. Elle dit ensuite:  
Je me lève, je pauvret,  
Comme attristé,  
Je prends mon fusil  
Et me promène dans les bois.*

«Je n'éprouvai aucun désir d'ouvrir ma fenêtre, de peur que, me voyant, elle cessât de chanter, mais elle n'achevait jamais une chanson. Elle se mit à crier:

«— Eh! fortuné chasseur, l'Orient s'éclaire et l'Occident s'illumine; ne dors plus, les chevreuils et les cerfs l'attendent.

«Je me levai et ouvris la fenêtre. Le soleil allait se lever, la mer était calme, de l'huile. Vis-à-vis de moi se dressait sa cabane. Elle avait ouvert la fenêtre, sorti la tête et les bras; elle portait une chemise de nuit blanche avec des dentelles; ses cheveux ébouriffés tombaient sur son visage; sa main était posée sur sa joue, la manche large retombait et laissait voir le bras jusqu'à la fossette du coude; le premier bouton de la chemise, déboutonné, découvrait un grain de beauté qu'elle avait au cou. Tout autour d'elle de nombreuses belles de nuit, fraîches et encore ouvertes, la faisaient ressembler à la Vierge dans son cadre d'argent; elle entr'ouvrit les yeux et me regarda avec un léger sourire comme mélancolique, ne dit rien, demeura un instant, puis ferma la fenêtre pour s'habiller. Je restai là cloué; il me semblait que les beaux yeux pâmes continuaient à me regarder. Tout disparut, tout fut oublié instantanément, tout, tout: enfer et paradis, pensées et tourments de la nuit, amour innocent, passion coupable. Je me hâtai comme si on me poursuivait, m'habillai en un clin d'oeil et allai à sa cabane. Elle était habillée, elle aussi.

«— Bonjour, me dit-elle en s'appuyant sur mon épaule pour sauter à terre. Et la chasse?

«— Ah! oui! j'y vais, répondis-je, faisant semblant de partir.

«— Non, non, tu n'iras pas. Quoi, assassiner de si bonne heure? nous avons quelque chose de mieux à faire.

«— Quoi?

«— Quoi? Nous allons aller à Aï Sosti allumer les veilleuses qui doivent être éteintes depuis l'été de l'année dernière.

«Pouvais-je dire non?

«Nous bûmes notre café, sautâmes dans le bachot en compagnie du petit pêcheur et primes la direction de Komma. En chemin, elle me tint une drôle de conversation, m'interrogea sur toutes les jeunes filles. «Connais-tu une telle? Celle-là te plaît-elle? Oh! comme une telle est blanche et quel joli nom elle a!» Elle fit l'éloge de toutes, auxquelles elle finit par trouver des défauts. A l'une il manquait ceci, à l'autre cela. Bien que ne connaissant pas très bien toutes celles dont elle parlait, je partageai néanmoins son opinion et trouvai qu'à toutes il manquait quelque chose.

«A toutes, excepté à elle», me disais-je.

«Heureusement, il faisait jour, il y avait du monde, nous arrivâmes à destination vite et innocemment. De là nous partîmes à pied, armés chacun d'un roseau, et, suivant le bord de la mer, dans la direction du phare de Aï Sosti. En route, elle courait de-ci, de-là, coupait des têtes d'osier, me les donnait en me recommandant de ne pas les perdre, lançait dans la mer des pierres plates pour faire des ricochets, ne cessait de chanter. Elle connaissait certainement la puissance de sa chanson, comme toute belle chanson qui sort d'une jolie bouche, le long d'une belle plage. Dès qu'elle voyait un osier bleu, fleuri, elle me disait:

*Quiconque passe près d'un osier  
et n'en coupe pas une petite tige,  
Puisse-t-il ne pas jouir de sa jeunesse  
Quand même il serait pallikari!*

«— Coupe, coupe, me disait-elle.

«Et lorsque j'en coupais une, elle me l'arrachait et la mettait dans son sein.

«Puis, beaucoup d'autres couplets. Comment les savait-elle tous? On aurait dit qu'elle était la chanson vivante. Et, chose étrange, dans la suite, j'ai appris et oublié beaucoup de chansons, mais je ne crois pas avoir oublié un seul de ses couplets, et chaque fois que je la chante ou que je l'entends, il me semble être tout entier à l'endroit et à la minute où elle le chantait. Voilà des années et des années que la chose se passa et elle ne vieillit pas. Combien de temps crois-tu qu'elle durera? Jusqu'à ma mort?

— Cela se peut, pauvre Phanis.

— Je vais te dire un de ceux qu'elle chanta alors.

Phanis toussa, puis commença:

*Te souviens-tu depuis quand j'ai commencé de t'aimer?  
Ou l'as-tu oublié, aimé, et attends-tu que je te le dise?  
Il y avait alors une jeune lune, c'était un soir d'été  
et le vent rafraîchissait mon pauvre cœur.  
O mer, toi qui bois toutes les eaux et tous les fleuves,  
Bois aussi mes larmes pour devenir plus vaste.*

*La mer bat le sable,*

*Je t'aime, que puis-je faire?*

*Les amoureux se devinent à leur démarche,*

*Au tremblement de leurs mains et à leurs flexions.*

*Mer, ton flot est amer.*

*Je t'aime, même si c'est un péché!*

«En voilà assez. Tournons maintenant la voile parce que nous ne sommes pas loin d'Anteliko. Fais virer la proue avec la perche, le peux-tu?... De l'autre bord... comme cela, bien. Il me semble qu'il fera nuit avant que nous arrivions.

— Qu'importe! lui dis-je. As-tu peur?

— Oui, je tremble comme tremble une mer.

— Alors parle. Nous avons laissé le récit à Aï Sosti.

— Tu es, je vois, curieux de connaître la suite. Soit. Elle s'était sérieusement mis en tête de m'affoler. Pourquoi? Dieu l'a jugée comme il l'a jugée, mais il eût mieux valu que le mal fût tombé sur ma tête. Nous arrivâmes donc à la petite église de Aï Sosti; nous primes la clé et l'ouvrîmes en présence de Capétan Stamatou, le gardien du phare, qui se retira après avoir fait un signe de croix.

«— Mademoiselle Neno, lui dit-il en s'en allant, quel amour Aï Sosti doit avoir pour vous; si vous ne venez pas, il reste sans lumière.

«— Et qui ne m'aime pas? répondit-elle en me lançant un coup d'oeil comme si elle me demandait de confirmer ses paroles.

« Mon regard lui répondit :

« — Ah! oui. Peut-on être tellement de fer?

« Nous allumâmes les veilles et nous dirigeâmes vers les icônes pour les baiser.

« Elle s'agenouilla, se signa et baisa tranquillement les saintes images. Moi, comme si quelque chose m'était arrivé, lorsque je voulus baiser le Christ, je reculai et il me sembla qu'il me repoussait. Je me rappelai la Bienheureuse Marie (19), comment, alors qu'elle était coupable, la Vierge la repoussa jusqu'à ce qu'elle ait expié ses péchés dans le désert. Mon cœur se gonfla de nouveau et un *mea culpa* monta à mes lèvres. Je me dégoûtais de moi-même, j'eus peur de mon ombre; je regardai tout autour de moi; il n'y avait personne; nous n'étions que nous deux dans la demi-obscurité de la petite église. Elle se tenait devant l'image du Christ et la regardait d'un oeil innocent comme si elle voyait Dieu lui-même. Je m'approchai d'elle; les mots montaient à mes lèvres, mais ne pouvaient pas sortir. Je voulais lui dire :

« — Neno, nous ne faisons pas bien; ne crains-tu pas Dieu, Neno? Séparons-nous vite pour ne pas nous perdre à jamais.

« Voilà ce que voulais lui dire, puis m'enfuir. Je m'approchai d'elle, pris sa main dans la mienne, nos yeux se rencontrèrent de nouveau, mais je ne sais pas comment elle interpréta mon geste, ce qu'elle s'imaginait que je lui dirais là, dans l'église, car elle me repoussa légèrement et en hâte courut vers la porte. Là, elle s'appuya contre la colonne de marbre, croisa les mains et, moitié chantant, moitié parlant, elle s'adressa à moi, ainsi qu'elle en avait l'habitude, par une chanson :

*Comme le cierge que l'on allume devant le Saint et qui sans cesse fond.*

*Ainsi aime l'homme sage, mais ne le laisse pas voir.*

(Trad. par Leon Krajewski)

A. K. TRAVLANTONIS

19) Courtisane convertie par saint Simon.

## CREPUSCULES

*Crépuscules dorés remplis de lassitude  
Que l'ombre tropicale enveloppe soudain --  
Crépuscules d'argent des froides latitudes  
Prolongeant dans la nuit le jour à son déclin --  
Crépuscules glacés aux teintes innombrables  
Des volcans du Mexique aux lacs du Canada --  
Lumineux près du Nil sur le confin des sables --  
Oppressants dans la jungle où règne le Bouddha --  
Crépuscules brumeux des bords de la Tamise  
Etouffant les rumeurs qui peuplent la cité --  
Transparents au Phalère -- irisés à Venise --  
Mystérieux autour du couvent de Daphné.  
Mais j'aime mieux encore l'heure crépusculaire*

*Lorsque la paix du soir descend sur mon jardin --  
Les touffes de roseaux -- la campagne en jachère --  
La dune d'aloès auprès du vieux moulin --  
A travers les palmiers du haut de ma colline  
-- Spectacle familial toujours étincelant --  
L'étoile du Berger solitaire domine  
Le rythme des couleurs et le soleil couchant.*

*A ces moments alors un souvenir fugace  
Fait renaître un désir -- l'espoir du lendemain --  
Car il faut sans regret laisser le temps qui passe.  
Il suffit de savoir choisir fleurs et parfums.  
Si quelque chose en nous se meurt au crépuscule  
Nous le retrouverons transformé le matin.  
Quand jadis je voyais disparaître des Nés.  
Où j'avais recueilli des formes et des sons  
J'en conservais les traits et la grâce subtile  
Que je portais en moi vers d'autres horizons.*

GASTON ZANANIRI

## S.M. LE ROI FAROUK RENTRE DANS SA CAPITALE EN EXCELLENTE SANTÉ



**DEBOUT, EN AUTOMOBILE, SA MAJESTE LE ROI FAROUK 1er. SALUE SON PEUPLE QUI L'ACCLAME  
AVEC UN ENTHOUSIASME INDESCRITIBLE**

La Semaine Egyptienne s'associe de tout coeur à cette allégresse et présente à l'Auguste Souverain, ses meilleurs voeux de bonne santé félicitant la noble nation égyptienne pour l'heureux rétablissement de Son Souverain bien aimé.

# ECHOS et NOUVELLES

(Aux Ecoles Helléniques d'Alexandrie)



LL.AA.RR. le Prince Héritier de Grèce et la Princesse Frédérique ont assisté le 14 Novembre à la fête du drapeau des Ecoles Helléniques qui eut lieu à Alexandrie. Au premier plan de notre instantané on voit LL.AA.RR. ayant à leurs côtés Sa Béatitudo le Patriarche d'Alexandrie-Christophoros II, le Chargé d'Affai-

res de Grèce M. Dimitri Pappas, le Président de la Communauté Hellénique d'Alexandrie et Mme. M. Salvago, le Président de la Communauté Hellénique du Caire et Mme Th. Coz-zika, le Commandant en Chef de la Flotte Royale Hellénique Amiral Alexandris et plusieurs autres invités.

*Pour le repos des aviateurs Hellènes.*



Sur l'ordre de l'Amiral Voulgaris, Ministre de l'Air une messe a été dite pour le repos de l'âme des aviateurs tombés au champ d'honneur à l'Eglise Patriarcale de Saint Nicolas par Sa Grandeur l'Evêque de Babylone Mgr.

Harion entouré de tout le clergé. A cette messe assistèrent S.M. le Roi des Hellènes Georges II que l'on voit sur notre photo, le Corps Diplomatique au complet, les Officiers supérieurs alliés et une foule énorme.

*A la Légation de Tchecoslovaquie*

S.E. M. Benjamin Szalatnay-Stacho, Chargé d'Affaires de Tchèque-Slovaquie en Egypte vient d'être transféré au Ministère des Affaires Etrangères de son pays. C'est avec beaucoup de regret que nous avons appris cette nouvelle, car M. Szalatnay-Stacho était une des figures les plus populaires du



*S.E. M. Benjamin Szalatnay-Stacho*

monde diplomatique. Il avait bien voulu à plusieurs reprises écrire pour notre Revue des articles qui furent vivement appréciés de tous nos lecteurs.

Nous lui souhaitons le plus grand succès dans les nouvelles fonctions qui l'attendent à Londres.



A l'Union Anglo-Hellénique qui eut lieu le 21 Novembre en présence d'une foule énorme on voit S.A.R. le Prince Pierre de Grèce prononçant Son allocution.

Parmi plusieurs invités on remarque la présence de la Princesse Pierre de Grèce.

### A la Sté. Royale d'Archeologie d'Alexandrie

La Sté. Royale d'Archéologie d'Alexandrie a fêté le 50ème anniversaire de sa fondation par un thé offert à ses membres et aux Autorités au «Triclinium» ou salle des banquets du Sérapeum d'Alexandrie. S.M. le Roi s'était fait représenter à la cérémonie par le Gouverneur de la ville. Des discours furent prononcés par le Président de la Société, le Juge J. Brinton, par M. A. Rowe, Directeur du Musée Greco-Romain, M. E. Combe, Secrétaire Général de la Société et S.E. Ahmed Kemal Pacha, Directeur Général de la Municipalité.

### Une conférence du Lt. Colonel Potamianos

Devant un public plein de ferveur, le Lieut. Colonel Ch. Potamianos a fait à Alexandrie en langue grecque une conférence sur «Le miracle d'Albanie», au cours de laquelle il exposa le côté militaire de la mémorable campagne grecque contre les Armées Italiennes. L'orateur souligna par des chiffres l'inégalité des conditions existant chez chacun des adversaires et fit valoir les prodigieuses qualités d'héroïsme et d'abnégation du soldat grec. Il fut très vivement applaudi.

### Un nouvel Ambassadeur de l'U.R.S.S

Le Jeudi 10 Décembre S.E. Monsieur Nicolas Novikoff Ambassadeur de l'U.R.S.S. à la Cour de Sa Majesté le Roi des Hellènes a présenté ses lettres de créances au Souverain en présence du Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères M. Emmanuel Tsouderos.

Le lendemain 11 Décembre l'Ambassadeur de l'U.R.S.S. présenta également ses lettres de créance à S.M. le Roi de Yougoslavie Pierre II en présence de S.E. M. Pouritch, Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères.

### Un nouvel Ambassadeur des Etats-Unis en Grèce

S.E. M. Lincoln Mc Veagh, récemment nommé en qualité d'Ambassadeur des Etats-Unis auprès de S.M. le Roi des Hellènes arriva au Caire, où il a présenté ses lettres de créance au Souverain, en présence de S.E. M.E. Tsouderos, Président du Conseil Hellène et Ministre des Affaires Etrangères.

M. Mc Veagh, qui fut déjà Ministre en Grèce est l'auteur d'un ouvrage illustré par lui-même «Voyage en Grèce», où il a déployé ses vastes connaissances de l'histoire et de l'art grecs.

### Le Ministre d'Egypte à Moscou

S.E. Kamel Abdel Rehim bey qui fut Ministre d'Egypte à Ankara vient d'être transféré aux mêmes fonctions

### A la Légation Royale de Belgique



S.E. Moustapha et Nahas pacha, M. Louis Scheyven et le président Van Ackere photographiés au cours de l'après midi que le chargé d'Affaires de Belgique et Mme. Scheyven ont donné en l'honneur de M. Van Ackere, ancien président de la Cour d'Appel mixte.

à Moscou. C'est un des diplomates les plus distingués qui vient d'être ainsi accrédité auprès de l'U.R.S.S. car S.E. Abdel Rehim bey a derrière lui une longue carrière au service de l'Etat, où il occupa tour à tour les postes d'Inspecteur Général du Ministère de l'Intérieur, Directeur du Bureau des Relations au Ministère du Commerce, Directeur du Budget au Ministère des Finances, Chargé d'Affaires à Varsovie, etc. S.E. Kamel Abdel Rehim bey est également une personnalité dans les milieux industriels et commerciaux de la Capitale Egyptienne.

### Une réception à la Société Orientale de Publicité

Pour marquer l'heureuse conclusion des deux grandes conférences internationales, la Société Orientale de Publicité propriétaire des journaux **The Egyptian Gazette, The Egyptian Mail, La Bourse Egyptienne et Le Progrès Egyptien** a offert le Vendredi 10 Décembre dans ses grands salons une brillante réception à laquelle prirent part des nombreux correspondants militaires britanniques et alliés se trouvant en Egypte et des nombreuses personnalités du monde politique, diplomatique et les membres de la presse. Mme. Oswald Finney assistée des administrateurs MM. Dukes, B. Dellaporta et H. Haim, de MM. J. Lugol et G. Dardaud, du personnel supérieur de la Société recevaient avec beaucoup d'affabilité tous ceux qui avaient répondu à leur amable invitation.

L'après-midi se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret cette intéressante réunion.

Dimanche, 28 Novembre le Chargé d'Affaires de Belgique et Mme. L. Scheyven donnaient au Palais de la Légation une brillante après-midi à l'occasion de la mise à la retraite de M. le Président C. Van Ackere.

Une assistance d'élite avait tenu à manifester à l'éminent Magistrat Belge l'estime dont il jouit en Egypte au terme de 30 années de carrière consacrées au service du droit et de la justice.

Des discours pleins d'amitié furent prononcés à cette occasion et nous sommes heureux de les publier ci-après in-extenso.

A cet après-midi le Chargé d'Affaires et Mme. L. Scheyven se dépensèrent sans compter pour entourer leurs hôtes de mille délicates amabilités.

### Discours de M. Louis Scheyven

Excellences, Mesdames, Messieurs,  
Lors de l'inoubliable fête de l'Indépendance de la Magistrature qui fut célébrée au Palais Zaafarane en juillet dernier, Son Excellence M. le Président du Conseil prononça un discours magistral dont le passage suivant m'a particulièrement frappé:

« Bienheureux le magistrat qui,  
« dans ses jugements s'élève au-dessus  
« des soupçons, sur qui les passions  
« n'ont aucune prise, qui ne se laisse  
« guider que par le droit et la justice  
« et ne pense qu'à obéir à sa conscience! Bienheureux le juge qui n'a  
« pas troqué son éternité contre la vie  
« d'ici-bas! Celui-là sera le plus respecté des hommes et aura le plus  
« grand mérite devant le Tout-Puissant. »

Chacun d'entre vous, je pense, sera d'accord pour dire que cette magnifi-

que définition s'applique, en tout point, au Président van Ackere que nous fêtons aujourd'hui. Le respect dont vous êtes entouré, Monsieur le Président, vient de ce que vous réunissez en vous toutes les qualités du Magistrat tel que nous l'imaginons. Parmi ces qualités, j'aime à souligner plus particulièrement celle de grand juriste, de virtuose des solutions difficiles, votre dédain des expéditions empiriques et de ces cabrioles intellectuelles qui font contourner les difficultés au lieu de leur faire face.

Cette science du droit, le Président van Ackere l'a acquise dans cette Université de Gand, tout imprégnée de la tradition juridique de Laurent qui y fut professeur; la pratique du droit, il l'a acquise à Gand et à Audenarde, dans ce ressort de la Cour d'Appel de Gand qui, nous pouvons le dire, était une fameuse école, puisque c'est d'elle qu'est sortie toute cette génération judiciaire comprenant Ernest Eeman qui fut, lui aussi, Président de la Cour d'Appel Mixte, de 1922 à 1924, Albert Eeman et Firmin van den Bosch qui furent tous deux Procureurs Généraux de la même Cour.

En 1912, le Président van Ackere abandonna la présidence effective du Tribunal d'Audenarde pour venir en Egypte où il commence une belle carrière longue de 31 ans et qui le conduit de Mansourah au Tribunal Mixte d'Alexandrie, en 1916, à la Présidence du dit Tribunal en 1921, à la Cour d'Appel Mixte en 1924, à la Vice-Présidence de la Cour en 1931 et à la fonction suprême en 1939.

Comme représentant de la Belgique qui, pour la deuxième fois au cours de ce siècle, souffre cruellement pour la cause du Droit et de la Justice, je suis fier de rendre hommage, devant une Assemblée aussi brillante, à un éminent compatriote qui a consacré ces trente dernières années au service de l'Egypte amie. Il n'est pas possible, quand on parle du Président van Ackere, de séparer l'homme du magistrat et, au risque de froisser sa modestie, je veux qu'il sache combien ses amis — et nous sommes tous, n'est-ce pas, ses amis — apprécient la noblesse de son caractère, la valeur de ses conseils et la délicatesse de ses sentiments.

Je tiens à associer à cet hommage Madame van Ackere, la compagne d'élection dont la grâce souriante est source de joie et de réconfort.

\* \* \*

Une heureuse coïncidence nous permet de saluer ici la présence de M. Paul Tschoffen, ancien Ministre de la Justice, qui s'est évadé récemment de Belgique, pour prendre place dans les conseils du Gouvernement belge à Londres. Champion du droit, M. Tschoffen a été jeté dans les prisons allemandes pour avoir bravé l'invasion et s'être insurgé contre la violation de notre Constitution. Il est le digne représentant de cet esprit indomptable de chez nous; qu'ils soient issus de Courtrai, de Gand et d'Audenarde, comme Monsieur le Prési-

dent van Ackere, ou qu'ils viennent de Dinant et de Liège, comme Monsieur le Ministre Tschoffen, qu'ils sortent du pays meurtri ou qu'ils résident dans la terre hospitalière d'Egypte, les Belges vivent de justice et ils sont prêts à souffrir pour elle, à mourir pour elle, s'il le faut.

En cela ils sont semblables aux Egyptiens pour qui, suivant le bel adage national:

«LA JUSTICE est la baes du Royaume».



M. Paul Tschoffen

**Discours  
de Monsieur le Ministre  
Paul TSCHOFFEN**

Monsieur le Président,

Je n'ai pas accepté, j'ai sollicité l'honneur d'ajouter quelques mots à l'allocation de Monsieur le Chargé d'Affaires de Belgique.

Le Gouvernement belge, dont je suis certain de traduire en cet instant le sentiment unanime, vous doit des remerciements. Après Monsieur Scheyven, je vous les exprime en son nom et plus spécialement au nom des Ministres des Affaires Etrangères et de la Justice.

S'ils étaient ici, le premier vous dirait combien il vous est reconnaissant de vous être montré, par la dignité de votre vie et l'indépendance de votre caractère, digne des hautes fonctions que vous avez exercées et d'avoir ainsi contribué à maintenir et à accroître, en Egypte, le bon de la Belgique.

Le second vous féliciterait d'avoir consacré toute votre activité à la défense du droit.

C'est pour notre Pays une haute et fière destinée d'avoir toujours été associé aux efforts de ceux qui, dans le domaine des intérêts privés comme dans celui des relations internationales, n'ont cessé de défendre le respect de la parole donnée et n'ont jamais reconnu à la force d'autre privilège que celui de protéger la justice.

Votre carrière, Monsieur le Président, n'a été consacrée qu'au service des valeurs spirituelles qui peuvent bien, pendant un temps, ployer sous le choc des appétits de conquête et des brutalités, mais dont la faiblesse

désormée finit toujours par dominer les violences.

Vous avez ainsi contribué, dans la limite de vos forces, à sauver le patrimoine de la civilisation.

Quel légitime orgueil doit être le vôtre quand jettant un regard sur la longue existence que vous avez vouée au plus noble idéal, vous en apercevez la ligne sans brisure!

Il faut que votre simplicité souffre que nous rappelions ces choses parce que, par dessus votre personne, elles apportent un hommage aux vertus de notre peuple.

De vous même, Monsieur le Président, nous dirions bien davantage, si vous n'étiez pas là.

**Discours  
du Président Van Ackere**

Je vous remercie, Monsieur le Chargé d'Affaires et Monsieur le Conseiller d'Etat, des paroles que vous venez de prononcer. Elles me touchent profondément. Un départ pour limite d'âge évoque toujours des idées assez mélancoliques et je ne serais pas sincère si je n'avouais pas que j'ai eu le cœur serré lorsque je me suis séparé de collègues avec lesquels j'ai partagé pendant 31 ans le lourd fardeau des préoccupations judiciaires. Mais je me suis senti singulièrement réconforté par les manifestations de sympathie dont j'ai été l'objet, parmi lesquelles celle d'aujourd'hui restera l'un des plus chers souvenirs de ma vie judiciaire. J'ai été particulièrement sensible aux remerciements que m'a transmis le Gouvernement belge et auxquels vous avez bien voulu vous associer, Monsieur le Conseiller d'Etat. La plus belle satisfaction pour nous, Belges de l'étranger qui avons incessamment les regards tournés vers la Belgique, est celle de sentir que nos efforts ne sont pas perdus de vue, qu'ils sont compris et qu'ils sont encouragés.

Mais je n'entends pas me laisser attribuer ce qui ne me revient pas: Le Président de la Cour d'Appel Mixte est un «primus inter pares»; ses actes sont l'exécution des décisions de l'Assemblée générale de la Cour; les idées et les sentiments qu'il exprime ne sont pas autre chose que l'écho des idées et des sentiments de ses collègues. Aussi me permettez-vous de rapporter principalement sur eux l'honneur de la belle réception d'aujourd'hui.

En quittant l'Institution Mixte, je ne puis me défendre d'un sentiment de fierté en songeant au rôle immense qu'elle a joué et qu'elle jouera jusqu'en 1949 dans l'évolution du pays. Lors de la Conférence de Montreux, je resumas ce rôle en écrivant: «Si les années des tribunaux mixtes sont désormais comptées, leur oeuvre jurisprudentielle ne périra pas. Elle est d'une importance capitale pour l'histoire passée de l'Egypte dont elle a assuré le prodigieux essor économique des cinquante dernières années. Elle est d'une importance encore plus grande pour l'avenir du pays, car, en substituant à la con-

« fusion judiciaire antérieure à 1876,  
 « des règles d'application pratique  
 « qui ont donné pleine sécurité aux  
 « transactions civiles et commerciales.  
 « elle est devenue la source vive où  
 « puisera nécessairement le législateur  
 « de demain... Elle a fourni ainsi le  
 « meilleur exemple — le premier peut-  
 « être dans l'histoire du droit inter-  
 « national, de ce que peuvent réaliser  
 « dans une société cosmopolite, des  
 « juristes — magistrats et avocats —  
 « qui s'inspirent d'un idéal commun  
 « de pure justice. »

Depuis que j'écrivais ces lignes, l'Égypte a marché à pas de géants dans la voie de sa grande réforme judiciaire. Elle sait où elle va et ne marche pas vers des horizons inconnus. Sa magistrature nationale vient d'être réorganisée et jouit désormais d'une indépendance complète; des magistrats égyptiens collaborent en nombre de plus en plus important avec les magistrats étrangers des Tribunaux Mixtes; une législation nouvelle, qui consolide la situation juridique acquise, est prête ou sur le point de l'être; des promesses solennelles assurent aux étrangers la protection de leurs droits et de leurs intérêts; une conscience juridique et sociale commune s'affirme ainsi de plus en plus qui sera le ciment d'union indissoluble, d'une part entre les différentes communautés étrangères et d'autre part, entre celles-ci et le peuple égyptien. Sans doute sera-t-il réservé à l'Égypte, berceau des premières civilisations, de franchir une nouvelle étape du droit international, en apportant au monde de demain avec preuve nouvelle de ce que peuvent réaliser dans le domaine de la solidarité humaine, une bonne volonté réciproque et une mutuelle compréhension. Je remercie Leurs Excellences le Président du Conseil et le Ministre de la Justice d'avoir rappelé tout récemment encore, soit aux Chambres soit à l'occasion de différentes réunions officielles, la part qui revient à l'Institution mixte dans cette ascension de l'Égypte vers ses nouvelles grandes destinées.

En songeant l'autre jour à cette nouvelle page de l'histoire égyptienne qui vient de s'ouvrir et aux profondes transformations de la vie juridique, sociale et économique de ces dernières années qui l'expliquent et la justifient, mon souvenir se reportait naturellement vers les nombreux compatriotes qui sont venus exercer leur activité dans le pays. Je me disais que tous avaient réussi dans leurs desseins et je me demandais quel pouvait bien être le secret d'une si belle réussite. Je me rappelai alors que la même question m'avait été posée il y a quelques années par un Ministre belge de passage en Égypte et que nous étions arrivés à cette conclusion que le Belge appartient à une race qui a été fortement trempée par les dures leçons de l'histoire et que ce qui le caractérise ce n'est pas tant son ardeur au travail qui est proverbiale, que l'esprit de suite et la ténacité qu'il apporte dans tous

ce qu'il entreprend. Que ce soit dans le domaine officiel, dans le domaine du droit, de l'administration ou des affaires, partout ont surgi de fortes personnalités qui ont su associé dans une union parfaite la réputation de la Belgique et les intérêts de l'Égypte. Peut-être trouverez-vous que je manque quelque peu de modestie en faisant ainsi l'éloge de mes compatriotes? Mon excuse c'est votre présence parmi nous M. le Conseiller d'Etat, vous ne m'en voudrez certainement pas, si en ma qualité d'ancien Belge d'Égypte — l'un des plus anciens —, je salue la mémoire de ces vaillants pionniers de l'expansion belge, dont la plupart ne vivent plus hélas! que dans les belles réalisations que nous voyons autour de nous. Je dois un hommage particulier d'admiration et de reconnaissance à ceux d'entre eux qui m'ont précédé dans la magistrature mixte: les de Brouwer, Vercamer, Eeman van den Bosch, tous magistrats de haute lignée, dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans l'histoire de notre Institution.

#### A la Direction de la Presse



Par arrêté du ministre de l'Intérieur, M. Mohamed Moustapha El-Kabbani bey, sous-directeur du Service Législatif du Sénat, est nommé Directeur de la Presse et des Publications, au ministère de l'Intérieur, en plus de sa délégation aux fonctions de Directeur de la Censure de la Presse.

Cette nomination constitue un hommage éclatant rendu à M. Mohamed Moustapha El-Kabbani bey qui, dans ses délicates fonctions de Directeur de la Censure, a fait preuve de compréhension et de tact, conciliant les exigences de la censure avec les devoirs et les nécessités de la Presse, gagnant ainsi l'estime et l'amitié des membres de la Presse parmi lesquels il ne compte que des amis sincères.

La vie est une bien singulière énigme. Chacun de nous a la prétention de la diriger et s'aperçoit bientôt que les événements la dirigent pour lui. Combien d'entre nous ont quitté leur pays avec esprit de retour dans un avenir qu'ils espéraient proche! Et combien rares sont ceux qui n'ont pas achevé leur carrière en Égypte! C'est qu'ils n'avaient pas compté avec le sceau nouveau que devait imprimer à leur vie la prestidigitieuse magie de l'Orient. Lorsque les forces brutales qui ont voulu asservir le monde seront définitivement écrasées et que je rentrerai en Belgique, ce n'est pas sans émotion profonde, je le sais bien, que j'évoquerai cette fête perpétuelle du soleil, ce ciel toujours bleu, cette atmosphère de vie à la foi grisante et facile et surtout cette généreuse hospitalité et ces précieuses amitiés qui m'ont fait aimer l'Égypte à l'égal d'une seconde patrie.

Monsieur le Chargé d'Affaires

Vous êtes, vous aussi, l'un de ces animateurs dont j'évoquais il y a un instant les belles figures. Vous êtes depuis peu de temps parmi nous et déjà vous avez conquis les sympathies de tous vos compatriotes par vos initiatives, vos directives et votre bel élan patriotique... Ai-je besoin de dire qu'il n'est pas un seul d'entre nous dont le cœur n'ait pas vibré dès la première heure de la catastrophe de la même foi et de la même ardeur patriotiques? Nous sommes tous intimement groupés autour de vous pour coordonner nos efforts en vue du soulagement des souffrances de nos malheureux compatriotes! Nous communions tous fervemment dans l'espoir d'une délivrance prochaine! ...Nous sommes tous heureux et fiers de saluer la présence parmi nous de M. le Conseiller d'Etat Tschoffen, porteur d'un message si réconfortant, qui incarne en ce moment pour nous l'héroïque résistance de la Belgique, asservie mais indomptée et indomptable.

#### Mondanités

Le 25 Novembre, le Wing Commander et Mme Granville Gould ont offert un thé en l'honneur de Mme Soheyle, épouse du Président du conseil de l'Iran auquel assistaient: S.E. Mahmoud Djem, ambassadeur de l'Iran, S.E. le ministre de l'Approvisionnement, M. Ahmed Hamza, S.E. le ministre de Yougoslavie, M. Djonovitch, S.E. le ministre de Belgique en Iran, M. Robert Graeffe, le chargé d'Affaires de Grèce, M. Pappas, le chargé d'Affaires de Chine et Mme Tang Wu, le conseiller de la légation de Yougoslavie, M. Stepanovic, l'Emir Michel Lotfallah bey, Mlle Helen Addison, le colonel Johnston Davies, le colonel Buckley, le colonel Burton, M. Jean Lugol, M. et Mme Stavrinou et Mlle Ellen Rutgers, Mrs. Fanny Sloutsky.

**Marine de Guerre Hellenique****UN NOUVEAU CONTRETORPILLEUR LE "KRITI"**

*S.E. M. Sophocle Venizelos, Ministre de la Marine, accompagné du Commandant en Chef, Amiral Alexandris, reçoit S.M. le Roi des Hellènes à bord du «Kriti».*



*Un moment émouvant, les marins au garde à vous, saluent le drapeau hellénique hissé à bord du contre-torpilleur «Kriti».*

Un nouveau contre-torpilleur vient augmenter le nombre des unités de la Marine Royale Hellénique. C'est le contre-torpilleur *Kriti*, que le Gouvernement Britannique a cédé à la Marine hellénique. Sur ce vaisseau qui porte le nom glorieux de l'île de Crète, flotte le drapeau national qui traversera pour une fois encore les mers et les océans afin d'apporter à la Mère-Patrie la liberté et l'indépendance.

La cérémonie d'inauguration de cette unité eut lieu il y a quelques jours, en présence de S.M. le Roi des Hellènes Georges II, qu'accompagnait le général P. Nicolaidis, chef de son Cabinet Militaire. Etaient également présents: S.A.R. le Prince Héritier Paul, M. Sophocle Vénizélos, Ministre de la Marine, l'amiral Alexandris, commandant de la flotte hellénique, le Consul Général de Grèce M. C. Valtis, et de nombreux officiers des Marines Britannique et hellénique.

L'amiral Alexandris prenant la parole adressa aux officiers et marins un ordre du jour émouvant.

Puis le Commandant du *Kriti* adressa quelques mots à son équipage. Ensuite le ministre de la Marine M. S. Vénizélos prononça l'allocution

suivante:

«En donnant le nom de *Kriti* au contre-torpilleur livré aujourd'hui, se réalise un engagement pris par le commandement, selon lequel les nouvelles unités de notre marine prendraient les noms des batailles les plus importantes qui se sont déroulées au cours de l'injuste et sournoise agression des forces de l'Axe contre notre Patrie bien-aimée.

«Je n'ai pas l'intention de relater en ce moment la résistance victorieuse et héroïque opposée par la petite mais glorieuse Crète contre deux grands Empires. Mais comme cette unité sur laquelle sera hissé avec fierté le drapeau bleu et blanc, se rattache à la lutte de Grèce, je voudrais dire quelques mots à ce propos. La bataille de Crète constituera un exemple unique dans les annales de l'Art Militaire. Tous les moyens modernes de la guerre actuelle destinés à servir contre la Grande-Bretagne furent utilisés à l'attaque contre l'île de Crète. La force du feu et du fer fut si puissante que, malgré la vaillance des armées britannique et hellénique et l'héroïsme incomparable de la population, sans en excepter les femmes, la glorieuse île

succomba dans une lutte inégale et désespérée.

Mais l'âme crétoise n'a pas fléchi. La lutte se poursuit sans interruption sur les montagnes, les vallées et dans les ravins et certainement elle ne se terminera que quand le dernier Allemand sera chassé du sol de nos pères.

«Mon commandant, votre activité jusqu'à ce jour, la valeur et la longue expérience militaire des officiers, sous-officiers et marins que vous commandez, nous fournissent la garantie que le contre-torpilleur *Kriti* s'avère digne des autres unités qui l'ont précédé dans la lutte et qui poursuivent les brillantes et nobles traditions de la marine hellénique qui sera toujours fière de n'avoir jamais été battue».

Avant l'issue de la cérémonie, S.M. le Roi s'adressa aux officiers, sous-officiers et marins du nouveau contre-torpilleur en termes émus et termina comme suit:

«Notre Patrie asservie a les regards tournés vers vous en ce moment et c'est de vous qu'elle attend le jour de sa libération qui ne tardera pas à venir».

# CHRONIQUE DES LIVRES

A. LAKE.- "On the trail of my Fancy"

Suivant le chemin du Rêve ou de sa fantaisie (ah comme ça fait pauvre de traduire par fantaisie, le «Fancy» anglais) le poète qui répond au gentil nom du «Lac», a tenté le voyage... Abandonner les soucis du quotidien, qui pèsent lourd sur mes deux jambes, comme il dit — et m'engager sur les sentiers verts...

Que trouve-t-il là de particulier? Un sable jaune et clair qui s'égoûte merveilleusement à travers les doigts de la bien-aimée.

— «O sable, aux grains de lumière, sable matière intouchée par excellence, tu es, hélas, tout ce que nous avons chez nous de particulier!» Lake a pressenti toute la poésie du désert, en allant vers Toi, avec tous ses sens. Et tu l'as possédé, ouvrant à son intention la trappe de désespoir, la même, que tu as baissé sur Daniel, et en général, sur les poètes bibliques.

Eblouissement du Soleil égyptien, arrachement à la vie, produit par l'infini des espaces sablonneux, voilà le sort échu à nos artistes et poètes. Heureux, qui, malgré cet enfoncement dans les éléments, parvient comme Lake, à découvrir autour de lui, de la douceur! C'est le motif d'une de ses poésies. Ou bien encore de la confiance et de l'amour, malgré ce trou de sang, sa blessure de guerre, qu'il traîne dans les sables. Cela lui viendra, comme jadis à Paul, par un miracle, et Lake, soldat du désert en profitera, pour écrire le plus beau poème de guerre, qui commence ainsi:

"I shall lie down and die under the scorching sun!"

J'allais périr dans ce Babel de couleurs et d'insistantes pensées, dit-il, s'il ne m'était permis d'aller encore plus bas...

Ce «Dawn» qu'il ne peut atteindre entièrement, ce domaine tellement désiré de Perséphone, aurait fourni à Lake, un millier d'adjectifs «miltoniens» comme il aime en fabriquer, et de plus, un talus, tout fourmillant d'images.

Je pense en écrivant cela à certaines descentes plus osées entreprises par des talents plus glissants: Jean Pierre Jouve, Paul Eluard, Fargue, qui ont plongé le bec dans les plus cachées régions; je pense à Giono et à sa poésie des Cosmogonies; à Claudel et à son interminable vision à travers son vitrail d'église; et j'omets les savoureux Cocteau et Supervielle, les surréalistes, les classiques: Valéry, Noailles, La Tour du Pin.

Notre couloir d'entre les deux guerres, est sans doute le temps le plus poétique de la création! Nos «tunes» étaient admirables et l'anthologie qui les contiendra, laissera longtemps penauds, la lèvre pendante comme des phoques, les soi-disant connaisseurs d'aujourd'hui, qui l'envisagent comme un temps perdu pour la littérature.

Lake, pour revenir à ses vers, ajuste sur lui, une poésie légère, à fleur de peau, qui sonde dans la mesure d'une nuance, tel abîme trop long à entreprendre. Il effleure de même, le paradis de Walt Whitman, en ayant un bon mot sur l'amour et l'amitié.

Enfin je trouve chez lui ce pessimisme, auquel n'ont pas échappé nos poètes post-cavafiens, produit non seulement du climat, mais surtout de l'incompréhension permanente de l'entourage.

ELOY TROUVÈRE

HASSOLDT DAVIS: - *The Fighting Family Paux.* - (R. Schindler, Edit. Le Caire).

La Guerre au Désert Lybique a jusqu'ici fourni le sujet d'un nombre d'ouvrages de caractère militaire, politique ou biographique. Celui de M. Hassoldt Davis rompt avec une légitime tradition, puisqu'il fait rire. Du reste ceux qui donnèrent leur vie «pour la défense de la Civilisation» en seraient les premiers en-

chantés, s'ils pouvaient s'exprimer, car c'est pour assurer ce sourire sur les lèvres et le cœur de leurs enfants, qu'ils répondirent à l'appel sous les drapeaux. Attaché à la France Combattante, le Lt. Hassoldt Davis, journaliste dont les reportages de voyages et de guerre sont accueillis avec faveur par un immense public aux Etats-Unis d'Amérique a tenu à apporter par la plume cette nouvelle contribution à la cause qu'il sert et qui s'honore de le compter dans ses rangs. Il a écrit ce conte pour les gosses en se mettant à leur portée. Ce n'est pas un mérite aisé, si l'on songe aux exigences du genre. L'auteur y est parvenu avec un naturel étonnant et une bonne humeur contagieuse. Il a eu la chance d'avoir, pour traducteurs de l'édition française du même récit, des collaborateurs appliqués à respecter toutes les nuances de son esprit. Il a été servi avec le même bonheur pour l'illustration du livre, car le Capitaine Léo Elliott-Hermann s'est ingénié à l'orner de dessins à la plume, qui sont d'une facture divertissante au possible.

A. SHUAL

*Campaign in Greece* - (Army Board, Wellington, N.Z.)

Bien qu'il s'agisse d'une relation officielle de la participation Néo-Zélandaise à la défense de la Grèce, c'est en vérité un document d'une parfaite objectivité sur les événements militaires de 1941, qu'a préparé l'Archiviste de la 2ème Force Expéditionnaire N.Z. dans le Moyen-Orient. Ce témoignage est d'un grand prix pour l'historien de l'avenir, à cause de la minutie et de la sincérité qui ont inspiré le narrateur. C'est en même temps plus qu'un hommage aux vertus guerrières et patriotiques du peuple Grec, mais un monument à son Geste. On y aura aussi la révélation de l'étendue de la collaboration Britannique à la campagne et particulièrement de celle de la Division Néo-Zélandaise qui participa avec un magnifique entrain à certaines des plus rudes batailles dont la Grèce fut le théâtre et l'enjeu. Forcés de se retirer provisoirement devant un ennemi notoirement supérieur en nombre, en avions, et en armements, les Généraux Wilson et Freyberg ramenèrent en Egypte, avec l'appui de la Flotte dont le rôle fut considérable, des troupes qui s'étaient couvertes d'une gloire dont l'écho retentit encore à travers le monde civilisé. La stratégie de ces chefs suprêmement humains, la vaillance des hommes placés sous leurs ordres, l'indomptable esprit de la population qu'ils avaient à protéger, rejailissent de ces pages sobres et dramatiques, illustrées d'excellentes photos et plans, ainsi que de reproductions des œuvres du Capt. Peter McIntyre et du Lieutenant Don McNab.

S.

**DEMANDEZ**  
**Notre Numéro Spécial**

**HOMMAGE A LA**  
**GRÈCE IMMORTELLE**

P.T. 20 L'exemplaire



*Jouets Etrennes*

**GATTEGNO**



*Arellys*

PRODUITS DE LUXE